
UC-NRLF
$B 183 463



H. MEILHAC & A. MILLAUD

MAM'ZELLE NITOUCHE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

PRIX : 2 FRANCS



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
14, RUE DE GRAMMONT, 14

1886

MAM'ZELLE NITOUCHE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des VARIÉTÉS,
le 26 janvier 1883.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE — A. PICHAT

MAM'ZELLE NITOUCHE

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN TROIS ACTES

PAR MM.

H. MEILHAC & A. MILLAUD



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
14, RUE DE GRAMMONT, 14

1886

PERSONNAGES

DENISE DE FLAVIGNY	Mme	JUDIC.
LE MAJOR, comte de Château-Gibus	MM.	CHRISTIAN
LE DIRECTEUR		ED. GEORGE.
CÉLESTIN		BARON.
FERNAND DE CHAMPLATREUX		COOPER.
LORIOT		LÉONCE.
GUSTAVE, officier		DUMINIL.
ROBERT, id.		HÉRISSIER.
LE RÉGISSEUR		THIERRY.
LA SUPÉRIEURE	Mmes	MAUREL.
LA TOURIÈRE		MERYANI.
CORINNE		BAUMAINE.
GIMBLETTE, artiste lyrique		MARGUERITE.
LYDIE, id.		
SYLVIA, id.		DUTAILLY.

MAM'ZELLE NITOUCHE

ACTE PREMIER

Au couvent des Hirondelles. — Le parloir. — Au fond, porte et grille ouvrant sur le jardin. — A gauche, deux portes, l'une ouvrant chez Célestin, l'autre venant dehors. — A droite, large porte ouvrant sur la chapelle. — Un orgue au premier plan à droite. — Harpe dans la coulisse. — Au fond, un paravent replié. — Chaises. — Table, etc...

SCÈNE PREMIÈRE

CÉLESTIN, **costume de fantaisie.**

Ça se voit-il que j'ai reçu un coup de pied? Je n'en sais rien, moi, je ne peux pas savoir. Mais quelque chose me dit que ça se voit...

Il entre dans sa chambre. — Il a un pied marqué là où d'ordinaire l'on reçoit un coup de pied. — Dès qu'il a disparu, entre la supérieure.

SCÈNE II

LA SUPÉRIEURE, CÉLESTIN.

LA SUPÉRIEURE.

Il y a déjà du monde à la chapelle, beaucoup de monde... On vient pour entendre chanter mes pensionnaires, et je le comprends. De tous les couvents connus, celui où l'on fait la meilleure musique est assurément celui-ci, le couvent des Hirondelles, dont j'ai le plaisir d'être la supérieure... Mais c'est qu'aussi, nous avons pour organiste un homme de talent, monsieur Célestin... Il donne à ces demoiselles d'excellentes leçons... Monsieur l'organiste.

Elle frappe à la porte de Célestin.

CÉLESTIN, dans sa chambre.

Qu'est-ce qui est là? On n'entre pas.

LA SUPÉRIEURE.

C'est moi, monsieur l'organiste.

CÉLESTIN.

Madame la supérieure?

LA SUPÉRIEURE.

Oui.

CÉLESTIN.

Mille pardons, je suis dans ce moment dans un costume un peu simple, je vous demanderai quelques minutes pour le compléter.

LA SUPÉRIEURE.

Mais...

CÉLESTIN.

Je ne suis pas présentable, madame la supérieure,

étant donnée la sévérité bien connue de cette maison, je ne suis vraiment pas présentable.

LA SUPÉRIEURE.

Je n'ai aucun besoin de vous voir... je venais seulement vous rappeler que c'est dans vingt minutes que vos élèves doivent chanter. Vous serez prêt, je suppose.

CÉLESTIN.

Certainement, madame la supérieure.

LA SUPÉRIEURE.

C'est très bien, finissez de vous habiller. (Sortant.) Un homme d'un grand talent, M. Célestin, un travailleur toujours courbé sur ses croches, ses doubles-croches.

Elle sort. — Dès qu'elle est sortie, entre Célestin. — Il est complètement métamorphosé. — Figure et costume d'organiste sérieux et austère.

SCÈNE III

CÉLESTIN, seul.

Me voilà, madame la sup... Elle est partie, j'aime autant ça... J'ai à me dire un tas de choses que je n'aurais jamais pu me dire devant elle... Ça se voyait, ça ne se voit plus... J'ai effacé... Et maintenant je puis sans crainte me retrouver en face du major, il ne me reconnaîtra pas... que l'on ne m'accuse pas de poltronnerie au moins... Si j'ai pris la fuite, c'est qu'il y avait une femme dans l'affaire, mademoiselle Corinne, première Dugazon du théâtre de Pontarcy... Elle était perdue si je m'étais rebiffé. Le vrai courage alors était de n'en pas avoir, c'est ce que j'ai fait... Mais, me demanderez-vous, par quelle suite d'événements, — vous, un organiste, vous trouviez-vous à une heure

du matin chez mademoiselle Corinne? Je vais vous le dire. C'est parce que j'ai fait une opérette... Vous?... moi, oui... oui... moi... organiste du couvent des Hirondelles, j'ai fait une opérette... paroles et musique... Babet et Cadet. Il y a un mois, je la portai au théâtre à l'adresse du directeur... J'eus le bonheur de tomber sur un homme dont le rêve était de décentraliser. Il lut mon poème... il se fit jouer ma partition par le concierge du théâtre, qui est un pianiste remarquable, ancien prix de Rome, et le lendemain, dans le journal de Pontarcy, à la petite correspondance, je lus ces mots : « X. Y. Z, famille ne demande qu'à pardonner. » C'était le signal dont j'étais convenu dans le cas où mon opérette serait reçue... Elle l'était... à partir de ce moment, il y eut deux hommes en moi, Célestin organiste et Floridor, maestro léger.

COUPLETS.

Pour le théâtre Floridor,
Et pour le couvent Célestin
Aimable et gai, c'est Floridor,
Grave et dévot, c'est Célestin.
Quand on rencontre Floridor,
Quand on rencontre Célestin,
On ne sait pas si Floridor
Est Floridor ou Célestin,
Car Célestin, c'est Floridor,
Et Floridor, c'est Célestin,

II.

Toutefois l'heureux Floridor
Diffère un peu de Célestin,
Il a des femmes, Floridor,
C'est ce qui manque à Célestin
Mais des amours de Floridor
On voit profiter Célestin,
Quand Corinne aima Floridor,
Ça fit plaisir à Célestin;
Car Célestin, c'est Floridor,
Et Floridor, c'est Célestin.

C'est Floridor que vous avez vu entrer tout à l'heure. C'est Floridor que mademoiselle Corinne avait emmené chez elle à une heure du matin pour un dernier raccord de la scène trois. Elle chantait, j'étais à ses pieds... En ce moment, une porte à laquelle je tournais le dos, s'ouvrit brusquement, et le major entra... une seconde après, je sortais sans m'être retourné... Ici bien entendu, on ne connaît pas Floridor... On ne se doute pas non plus que là, sous Bach et Pergolèse, il y a une partition.

SCÈNE IV

CÉLESTIN, LE MAJOR.

CÉLESTIN, apercevant le major.

Le major!... mon major!...

LE MAJOR, entre précédé de la tourière.

Ayez la bonté de prévenir madame la supérieure que le major comte de Château-Gibus désire lui parler.

LA TOURIÈRE.

Oui, mon frère.

Elle sort.

CÉLESTIN, à part.

Sapristi!

LE MAJOR.

Ah! c'est M. l'organiste. Venez un peu ici, monsieur l'organiste.

CÉLESTIN, s'approchant.

Major?

LE MAJOR.

Vous ne connaîtriez pas un certain Floridor?

CÉLESTIN.

Floridor?

LE MAJOR.

Un musicien!

CÉLESTIN.

Philidor, vous voulez dire.

LE MAJOR.

Non, Floridor... Il ne travaille pas dans le même genre que vous... il fait des opérettes, des bouffonneries, des bêtises!!! Vous ne le connaissez pas? Hé, entre musiciens, vous devez vous connaître.

CÉLESTIN.

Oh! nous sommes trop... nous nous aimons entre musiciens, nous disons du bien les uns des autres... mais nous ne nous connaissons pas tous... nous ne pouvons pas... nous sommes trop.

LE MAJOR.

Ah! c'est très bien... Ayez la bonté alors de faire prévenir madame la supérieure.

CÉLESTIN.

Comment donc, major, je vais la prévenir moi-même, ce sera un plaisir pour moi, d'aller la prévenir moi-même. (Il sort.) Il ne m'a pas reconnu.

SCÈNE V

LE MAJOR.

Il était environ une heure du matin... je venais de quitter ma femme après avoir causé avec elle pendant quelques instants. Tous les soirs, avant d'aller chez Corinne, j'ai l'habitude de causer avec ma femme pendant quelques instants... Elle est sourde comme

un pot, elle n'entend pas un mot de ce que je lui dis... mais ça ne fait rien, je lis dans son regard qu'elle m'est reconnaissante de cette marque de courtoisie. Je venais donc de la quitter... J'arrive chez Corinne... Je monte sans faire de bruit, je pousse une porte e : qu'est-ce que je vois? le nommé Floridor... Il s'est dérobé, le manant, mais ce soir, il sera bien obligé de venir au théâtre puisqu'on joue sa pièce et alors...

Entre la supérieure suivie d'une sœur.

SCÈNE VI

LE MAJOR, LA SUPÉRIEURE, UNE SŒUR.

LA SUPÉRIEURE.

Alfred...

LE MAJOR.

Caroline...

LA SUPÉRIEURE, à la sœur.

C'est mon frère, ma sœur.

LA SŒUR.

Je m'en doutais, ma mère.

LE MAJOR.

Laissez-nous, ma fille...

LA SUPÉRIEURE, à la sœur.

Mettez tout cela sur la table.

La sœur s'en va après avoir mis sur la table des macarons et des pots de confitures.

LE MAJOR.

C'est pour moi?

LA SUPÉRIEURE.

Oui; des confitures, des macarons... Tout cela fabriqué par nous, ici même... au couvent. Il y a longtemps que l'on ne t'avait vu mon frère.

LE MAJOR.

Mes occupations de major... la comptabilité...

LA SUPÉRIEURE.

Ta femme va bien?

LE MAJOR.

Oui, pas mal...

LA SUPÉRIEURE.

Tu lui diras mille choses de ma part.

LE MAJOR.

Je lui dirai, mais elle ne les entendra pas.

LA SUPÉRIEURE.

Ça ne fait rien, elles seront dites.

LE MAJOR, à part.

Oh! les misérables! Ils sont là... Je les vois... Ils s'embrassent.

LA SUPÉRIEURE.

Qu'est-ce que c'est?

LE MAJOR.

Rien, ne fais pas attention... (Se remettant.) Dis-moi, tu as au nombre de tes pensionnaires une demoiselle de Flavigny.

LA SUPÉRIEURE.

Denise, oui.

LE MAJOR.

Son oncle et sa tante, le baron et la baronne sont de mes vieux amis.

LA SUPÉRIEURE.

Ils peuvent être fiers de leur nièce, c'est un ange,

musicienne incomparable... et douce avec cela, timide, toujours les yeux baissés... Elle est édifiante.

LE MAJOR.

Il est question de lui faire épouser un officier de mon régiment, le jeune vicomte Fernand de Champlâtreux... C'est un garçon que j'aime beaucoup... je viens, à sa prière, te demander si tu ne pourrais pas lui permettre d'avoir, avec ta pensionnaire, une petite entrevue...

LA SUPÉRIEURE.

Une petite entrevue?

LE MAJOR.

Oui...

LA SUPÉRIEURE.

Tu oublies que les hommes n'ont pas le droit de pénétrer ici... Tu y viens, toi, parce que tu es mon frère, et que tu as passé l'âge des séductions.

LE MAJOR.

Je te remercie. Alors, tu refuses...

LA SUPÉRIEURE.

Non, voyons... dis à ton vicomte de venir... il ne verra pas Denise... ça c'est absolument défendu par la règle... il ne la verra pas... mais il pourra lui parler... Je trouverai un moyen.

LE MAJOR.

C'est tout ce que tu peux faire?

LA SUPÉRIEURE.

Oui, et c'est bien pour toi...

LE MAJOR.

Je te remercie et voilà une affaire terminée. Autre chose maintenant. Tu n'aurais pas, par hasard, entendu parler d'un nommé Floridor?

LA SUPÉRIEURE.

Non, qu'est-ce que c'est ?

LE MAJOR.

C'est un homme à qui je couperai les oreilles.

LA SUPÉRIEURE.

Mon frère, je t'en prie...

LE MAJOR.

Ah ! ma sœur...

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien, mon frère.

LE MAJOR.

Je suis bien malheureux, va...

LA SUPÉRIEURE.

Pourquoi ça?

LE MAJOR.

Elle me trompe.

LA SUPÉRIEURE.

Qui ça, ta femme ?

LE MAJOR.

Eh ! non... Corinne !

LA SUPÉRIEURE.

Corinne ?

LE MAJOR.

Une actrice !

LA SUPÉRIEURE.

Comment, c'est à moi que tu viens raconter...

LE MAJOR.

A qui veux-tu que je le raconte, au colonel, aux autres chefs d'escadron... à mon ordonnance... je n'ai plus que toi, tu es toute ma famille.

LA SUPÉRIEURE.

Ce n'est pas une raison.

LE MAJOR.

Elle est si gentille, si tu savais... elle n'est pas plus haute que ça... et cependant avec son pied elle arrive à m'enlever mon képi... je mets mon képi comme ça... et elle, alors, avec son pied...

LA SUPÉRIEURE.

Mon frère, je te défends...

LE MAJOR.

Et quand je songe que tout à l'heure, chez elle...

LA SUPÉRIEURE.

Assez! Je suis suffoquée...

LE MAJOR.

Oh! que oui, je lui couperai les oreilles, à son Floridor... ah! que oui!...

Célestin vient d'entrer, il fait un mouvement pour sortir.

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien! qu'est-ce que tu fais, tu t'en vas sans prendre tes confitures. (Elle les lui donne.) Et ne va pas te tromper, au moins... celles-ci sont des confitures de pommes et celles-là des confitures de groseilles...

LE MAJOR, pendant qu'on lui met des confitures sur les bras.

Ah! ma sœur!

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien, mon frère, voyons...

LE MAJOR.

Je crois, ma parole d'honneur, que je l'aime encore plus, depuis que je sais qu'elle se fiche de moi.

Il sort.

SCÈNE VII

CÉLESTIN, LA SUPÉRIEURE, DENISE, et D'AUTRES ÉLÈVES.

LA SUPÉRIEURE, à Célestin qui entre.

Faites entrer vos élèves, monsieur l'organiste.

CÉLESTIN.

Oui, madame la supérieure... Mesdemoiselles !

Entrent les élèves, elles sont voilées. Elles se rangent au milieu de la scène, Célestin s'est assis à l'orgue.

CHŒUR.

En sortant de matines
Nous adressons aux cieux,
De nos voix argentines
Un cantique pieux.

SOLO.

DENISE.

Sous les vieux arceaux gothiques
Qu'il est doux, des saints cantiques,
De goûter, mes chères sœurs,
Les ineffables douceurs,
Comme on sent à chaque phrase
Le cœur se remplir d'extase.
Quand l'orgue retentissant
Fait résonner le couvent,
Le couvent, séjour charmant
Où l'on vit pieusement,
Dévotement,
Béatement.

LA SUPÉRIEURE.

On vous entend, mesdemoiselles, mais on ne vous voit pas... Vous pouvez relever vos voiles.

DENISE.

II

De ces lieux saints où nous sommes,
La malignité des hommes
N'a jamais persécuté
La calme ingénuité.
Que toute âme en ce bas monde,
Qui cherche une paix profonde,
Veut un labeur innocent,
Se réfugie au couvent,
Au couvent, séjour charmant,
Où l'on vit pieusement,
Dévotement,
Béatement.

LA SUPÉRIEURE.

J'avais pourtant défendu les applaudissements. Je ne veux pas que dans ces jeunes âmes on fasse naître des pensées d'orgueil, à cela près, je trouve qu'ils sont absolument mérités... Je vous félicite, mesdemoiselles... vous et votre éminent professeur... (A Célestin qui n'écoute pas et qui est en train de chercher quelque chose.) Monsieur l'organiste !... (Célestin ne répond pas.) Monsieur l'organiste !

CÉLESTIN.

Madame la supérieure.

LA SUPÉRIEURE.

Je suis en train de vous adresser des compliments.

CÉLESTIN.

Je vous remercie, madame la supérieure, je vous remercie ! (A part.) Impossible de retrouver cette partition.

LA SUPÉRIEURE.

La récréation ne devait commencer que dans une demi-heure, mais comme je suis contente de vous, je consens à ce qu'elle commence tout de suite.

PREMIÈRE ÉLÈVE.

Alors, nous pouvons aller en récréation ?

LA SUPÉRIEURE.

Oui, mes enfants.

DEUXIÈME ÉLÈVE.

Merci, ma mère, ma bonne mère.

TROISIÈME ÉLÈVE.

Eh bien! Denise, tu ne viens pas avec nous?

QUATRIÈME ÉLÈVE.

Tu sais bien qu'il n'y a pas de bonne récréation sans toi.

DENISE.

C'est que j'ai une grâce à demander à notre bonne mère.

TOUTES.

Une grâce?

LA SUPÉRIEURE.

Quelle grâce, mon enfant?

DENISE.

Au lieu d'aller jouer, je voudrais passer le temps de la récréation à travailler... à travailler avec M. l'organiste.

CÉLESTIN, *à part.*

En voilà une idée! moi qui comptais rester seul.

LA SUPÉRIEURE.

Vous aimez trop le travail, vous l'aimez trop!

DENISE.

C'est que je sais qu'au bout du travail, il y aura la récompense!

LA SUPÉRIEURE.

Comment?

DENISE.

Une parole d'encouragement dite par vous, ma mère...

LA SUPÉRIEURE.

Ah ! c'est cela que vous appelez la récompense ?

DENISE.

Je n'en connais pas de plus précieuse et je ferai tout au monde pour la mériter.

LA SUPÉRIEURE.

Chère enfant !

DENISE, baissant les yeux.

Voilà comme je suis, ma mère.

LA SUPÉRIEURE.

Et telle que vous êtes, ma fille, vous êtes l'orgueil du couvent des Hirondelles.

DENISE.

Merci, ma mère.

Entre une tourière, elle donne une carte à la supérieure.

LA SUPÉRIEURE, lisant.

« M. le vicomte Fernand de Champlâtreux » où est-il ?

LA SŒUR.

Je l'ai fait entrer dans le petit parloir.

LA SUPÉRIEURE.

C'est bien. Dites-lui de m'attendre. (La tourière sort.) Vous avez entendu, monsieur l'organiste ? Vous allez donner à mademoiselle Denise une leçon supplémentaire.

CÉLESTIN.

Oui, madame la supérieure.

LA SUPÉRIEURE.

Allez, mes enfants ! allez vous amuser !

Les élèves sortent en chantant « Le couvent etc. » La supérieure embrasse Denise au front et sort.

SCÈNE VIII

CÉLESTIN, DENISE.

CÉLESTIN, mécontent.

Vous vous ferez du mal, vous savez, vous vous ferez du mal, à toujours vouloir travailler comme ça.

DENISE.

C'est pour ce *Gloria in excelsis* que je dois chanter dimanche... nous allons le voir une fois ensemble, si vous voulez... ce ne sera pas long.

CÉLESTIN.

Le *Gloria in excelsis ?*

DENISE.

Oui.

CÉLESTIN.

Et après, ce sera fini ?

DENISE.

Oui.

CÉLESTIN, se mettant à l'orgue.

Allons, alors.

DENISE, les yeux baissés.

Je vous attends, mon frère...

Il commence à jouer. Après quelques mesures d'un chant large et sérieux, il arrive à un refrain d'opérette. Denise le regarde en souriant.

CÉLESTIN.

Pardon, pardon... Il y a erreur. (A part.) Qui est-ce qui peut avoir fourré cette page ? (Haut.) C'est une erreur... Je reprends, allons !

Il recommence encore deux ou trois mesures sérieuses, puis une cascade.

DENISE.

Ah ! mais...

CÉLESTIN.

C'est fait exprès, il n'y a pas à dire... c'est quelqu'un qui m'aura chipé une partition, et après, se sera amusé à intercaler...

DENISE, sans remuer.

Hi ! Hi !

CÉLESTIN.

Hé ?

DENISE.

Moi, rien... je ne dis rien.

CÉLESTIN.

Est-ce que ce serait vous, par hasard ?

DENISE.

Hi ! Hi !

CÉLESTIN.

C'est vous, j'en suis sûr...

DENISE.

Si vous en êtes sûr...

CÉLESTIN.

Comment avez-vous pu ?

DENISE.

De la façon la plus simple. J'avais remarqué plusieurs fois que vous cachiez des cahiers de musique... j'avais une envie folle de savoir ce que c'était... alors, hier, pendant que vous n'étiez pas là...

CÉLESTIN.

Pendant que je n'étais pas là ?

DENISE.

Je suis venue et j'ai pris...

CÉLESTIN.

Je suis venue et j'ai pris... Elle dit cela tout simplement ! Mam'zelle Nitouche, va !

DENISE.

Tiens ! c'est gentil ! ça, mam'zelle Nitouche !

CÉLESTIN.

C'est gentil ! c'est gentil... nous verrons si madame la supérieure trouvera que c'est gentil... quand je vais lui dire...

DENISE.

Lui dire ? quoi ?

CÉLESTIN.

Eh bien, mais ce que vous vous êtes permis...

DENISE.

Ne faites donc pas le méchant, vous ne lui direz rien du tout, à madame la supérieure... et vous aurez bien raison... car il faudrait commencer par avouer, que vous, organiste au couvent des Hirondelles, vous avez fait une opérette que l'on répète depuis un mois au théâtre de Pontarcy.

CÉLESTIN.

Pas si haut.

DENISE.

Une opérette dont on donne ce soir la première représentation.

CÉLESTIN.

Pas si haut, donc ! comment savez-vous ?

DENISE, bas.

Un des cahiers de votre partition était enveloppé dans un journal. J'ai lu dans ce journal que c'était pour aujourd'hui. C'est vrai ? C'est bien pour aujourd'hui !

CÉLESTIN.

Oui.

DENISE.

Ce soir, alors, vous irez au théâtre ?

CÉLESTIN.

Certainement, j'irai.

DENISE.

Comment faites-vous pour sortir d'ici sans que l'on se doute?

CÉLESTIN.

Je me glisse jusqu'au potager... une fois là, je saute par dessus le mur.

DENISE.

Vous sautez ?

CÉLESTIN.

Oui... pour rentrer, je fais la même chose en sens inverse.

DENISE, à elle-même.

Par dessus le mur... (Montrant sa robe.) Avec ça, c'est impossible.

CÉLESTIN.

Qu'est-ce qui est impossible ?

DENISE.

Une idée qui m'était venue... un désir insensé d'aller au théâtre voir jouer votre pièce...

CÉLESTIN.

Au théâtre, vous?

DENISE.

Oui!

CÉLESTIN.

Ah ! mais non!... comme elle y va, avec ses yeux

baissés. (Denise le regarde.) Non, non, ne me regardez pas... c'est inutile... Il ne faut pas y compter, quant à ça... j'aimerais mieux avertir madame la supérieure au risque de tout ce qui pourrait arriver.

DENISE.

Puisque je reconnais moi-même que c'est impossible.

CÉLESTIN.

A la bonne heure !.. (A part.) Comme elle y va !

DENISE.

Je l'ai lue, votre opérette... pendant toute la nuit dans ma chambre.

CÉLESTIN.

Il y a de jolies choses, pas vrai ?

DENISE.

Je crois bien qu'il y en a.

CÉLESTIN.

Les couplets du grenadier.

DENISE.

En duo avec la princesse ; puis la chanson de la grosse caisse... mais j'aime mieux le duo.

CÉLESTIN.

C'est une page, le duo, c'est ce qu'on peut appeler une page.

DENISE.

Il y a là, presque à la fin, une note que je ne peux pas arriver à faire bien.

CÉLESTIN, avec bonté.

C'est que vous ne savez pas... cette note-là ne doit pas être chantée... elle doit être éternuée...

DENISE.

Comment ?

CÉLESTIN.

Oui, en éternuant ! ça fait l'effet.

DENISE.

Oh ! mais alors, il est encore bien plus joli que je ne pensais, votre duo.

CÉLESTIN.

Il n'est pas mal.

DENISE.

Disons-le un peu, vous verrez monsieur Célestin, comme je sais bien.

CÉLESTIN.

Je veux bien.

CHANSON

DENISE.

Le grenadier était bel homme.

CÉLESTIN.

Il arrivait de Nuremberg.

DENISE.

La princesse arrivait de Rome,

CÉLESTIN.

Et débarquait du chemin de fer.

DENISE.

Le voir, l'aimer pour la princesse,
Ce fut l'affaire d'un moment,
Ell'lui fit part de sa tendresse,
Avec transport et sentiment.
Mais lui, l'arme au bras, de planton,
Le bras gauch'sur le pantalon,
Resta sourd à l'invitation.

CÉLESTIN.

Et pourquoi donc ?

ENSEMBLE.

Parce qu'il était en plomb.

II

DENISE.

L'voyant insensible à ses charmes,

CÉLESTIN.

La princesse eut de l'étonnement.

DENISE.

Il était toujours au port d'armes,

CÉLESTIN.

Droit, immobile, alignement.

DENISE.

Toute affolée la pauvre dame,
Saisit le fantassin glacé,
Et puis d'un long baiser de flamme,
Ell'couvr'son visage bronzé.
A ce baiser trop furibond,
Le pauvr'soldat perd son aplomb.
Et voilà qui fond, qui fond.

CÉLESTIN.

Et pourquoi donc?

ENSEMBLE.

Parce qu'il était en plomb.

III

DENISE.

Il devait avoir une suite,
Ce roman merveilleux. Il l'eut,
Dix mois après son inconduite
La pauvre princesse s'aperçut,
Elle s'aperçut qu'elle était mère,
Et mit au monde un escadron,
Huit cents troupiers prêts à la guerre,
Tous à cheval comm'de raison.
Homm's et chevaux, tout l'escadron
Fut enveloppé dans du coton
Et mis dans un'boîte en carton,
Et pourquoi donc?
Parce qu'ils étaient en plomb.

DENISE, bas, à Célestin à la fin du duo.

Prenez garde, voici madame la supérieure.

CÉLESTIN.

J'y suis.

Sur ce, Denise et Célestin reprennent ensemble.

Gloria in excelsis,
Preserva nos a maleficiis.

La supérieure s'arrête au fond, elle regarde Denise avec attendrissement.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA SUPÉRIEURE.

LA SUPÉRIEURE.

C'est très bien, ma fille... mais il faut prendre garde: la musique, en somme est un art mondain, essentiellement mondain, et c'est peut-être une faute de trop l'aimer.

DENISE.

Si vous l'exigez, ma mère, j'y renoncerai absolument.

LA SUPÉRIEURE.

Je ne dis pas cela... Ayez la bonté de nous laisser, monsieur l'organiste, j'ai quelques mots à dire à cette chère enfant.

CÉLESTIN, à part, en sortant.

Regardez-la avec ses yeux baissés... qui est-ce qui se douterait que tout à l'heure elle chantait... mam'zelle Nitouche, va!

SCÈNE X

LA SUPÉRIEURE, DENISE.

LA SUPÉRIEURE.

Mon enfant.

DENISE, inquiète.

Ma mère ?

LA SUPÉRIEURE.

Il y a là une personne qui demande à vous parler.

DENISE.

Une dame ?

LA SUPÉRIEURE.

Non...

DENISE, voulant se sauver.

Ah !

LA SUPÉRIEURE.

N'ayez pas peur... c'est un inspecteur d'académie...

DENISE.

Un inspecteur ?

LA SUPÉRIEURE.

Oui... Il a demandé à interroger la meilleure élève du couvent des Hirondelles... cette meilleure élève, c'est vous.

DENISE, se défendant.

Oh ! ma mère !

LA SUPÉRIEURE.

Si fait, mon enfant, c'est vous, c'est donc vous que j'ai désignée à M. l'inspecteur... il va venir...

DENISE.

Mais, ma mère, la règle du couvent...

LA SUPÉRIEURE.

Soyez tranquille, vous ne le verrez pas, il ne vous verra pas... vous entendrez sa voix, il entendra la vôtre... cela suffira pour qu'il puisse poser les questions, et pour que vous puissiez vous faire les réponses.

DENISE.

Bien, ma mère.

Entre la sœur tourière.

LA TOURIÈRE.

Voici, M. l'Inspecteur, madame.

LA SUPÉRIEURE, montrant un paravent.

Prenez ce paravent, s'il vous plaît, et apportez-le là... oui, là... c'est très bien... Maintenant, faites entrer M. l'Inspecteur. (La tourière sort à droite.) Et vous, soyez bien sage. La règle du couvent! respectons la règle du couvent des Hirondelles.

DENISE.

Oui, ma mère.

SCÈNE XI

DENISE, CHAMPLATREUX, LA SUPÉRIEURE, LA TOURIÈRE.

CHAMPLATREUX, à la supérieure.

Eh bien, madame?

LA SUPÉRIEURE.

Elle est là. (Mouvement de Champlatreux.) Chut! moins de chaleur, plus de gravité... Songez à ce qui est convenu...

CHAMPLATREUX.

Parfaitement! Soyez tranquille.

COUPLETS.

I

CHAMPLATREUX.

Pardonnez-moi, mademoiselle,
Ne vous effrayez pas... je sais
Qu'en cette maison solennelle,
Aucun homme n'entra jamais,
Mais moi, je suis un patriarche,
Je puis risquer cette démarche.
Avec moi vous pouvez bannir toutes terreurs,
Je suis un vieux parmi les professeurs
Et le doyen des Inspecteurs.

DENISE.

Il a au moins soixante-seize ans!

II

CHAMPLATREUX.

En ce jour je fais ma tournée
Et dès qu'ici je suis venu,
C'est vous que l'on m'a désignée
Comme un modèle de vertu,
Je connais votre cœur timide,
Combien il est chaste et candide,
Avec moi vous pouvez bannir toutes terreurs,
Je suis un vieux parmi les professeurs
Et le doyen des Inspecteurs.

DENISE.

Je vous attends, monsieur le doyen.

CHAMPLATREUX.

Ayez la bonté de me dire de quelle façon vous passez votre existence dans ce couvent?

DENISE.

Répondrai-je, ma mère?

LA SUPÉRIEURE.

Oui, mon enfant, répondez.

RONDEAU.

DENISE.

Ce n'est pas une sinécure
Que l'existence des couvents,
Monsieur le doyen, je vous jure
Que nous n'y perdons pas de temps.
Au jour qui naît
De s'éveiller,
De se lever,
De s'habiller
Et de prier;
Au réfectoire on court soudain
Manger et boire du lait, du pain,
Puis nous faisons
Des macarons,
Des friandises,
Des gourmandises,
Qui, par le train,
Dès le matin
Vont chez Potin.
Ces demoiselles
Font des dentelles
Pour l'Evêché,
Et nos fillettes
Moins que nous faites
A ce labeur trop recherché,
Font des layettes
Pour le Louvre et le Bon-Marché.
Puis nous allons
A nos leçons,
Le professeur d'anglais d'abord ;
Mister Vilmot
Nous lisons Valter Scott.
Peter Scott
Et bien d'autres auteurs en Scott,
Hénilworth,
Miss Edgeworth,
Milton,
Addison,
Pernisson,
Shakespeare et Miss Corwer,
Et nous savons dire : Good Moriung
Puis l'allemand entre morceau

Peter Schlemil de Carniso,
Schlemill,
Schlégel,
Woegel,
Vogel,
Miusbock,
Lessing,
Fieck Kluntz,
Schellingnitz,
Acham Darwin,
Et grin
Hoffmann,
Goethe et Schiller,
Et Meinheim,
Krmnacher,
Guttend, voos agnensie
Mini schuvester;
Et puis le soir
On fait de la musique
Au parloir;
Toutes nous voilà :
Je prends ma harpe
Et je m'applique
A jouer un alleluia,

(Parlé.) Ma bonne mère, je jouerai pour M. le Doyen ?

LA SUPÉRIEURE.

Sans doute, mon enfant.

DENISE.

Mais, ma mère, je n'oserai pas.

Alleluia! mon cœur joyeux
S'ouvre à l'aube et s'éveille,
Alleluia, mon cœur aux cieux
Vole comme l'abeille,
Alleluia, mon cœur cherche l'azur
Des amours infinis,
Alleluia!!

CHAMPLATREUX, à part.

Elle a une voix charmante... Il faut absolument que je la voie.

Au moment où il s'approche du paravent, la supérieure revient de son côté.

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien?

CHAMPLATREUX, s'éloignant.

Adorable... Elle me paraît adorable, vous permettez que je continue?

LA SUPÉRIEURE.

Oui, certainement.

Elle remonte un peu.

CHAMPLATREUX, reprenant sa voix de vieillard.

Mademoiselle...

DENISE.

Monsieur le Doyen?

CHAMPLATREUX.

Avez-vous quelquefois pensé que vous ne resteriez pas toujours au couvent?

DENISE.

Cela a pu m'arriver... mais j'ai trouvé cette pensée tellement triste que je me suis hâtée de la repousser.

LA SUPÉRIEURE.

Très bien.

CHAMPLATREUX.

Avez-vous pensé qu'un jour ou l'autre un mariage pourrait...?

DENISE, effarée.

Mariage!... Il a dit mariage, ma sœur... il a dit mariage!

LA TOURIÈRE, la calmant.

Voyons, mon enfant, voyons...

DENISE.

Je veux m'en aller.

LA TOURIÈRE, la ramenant.

Mais non.

CHAMPLATREUX, voix naturelle.

Qu'a-t-elle donc? Il faut absolument...

Il veut faire le tour du paravent et rencontre la supérieure.

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien! et vos promesses?

CHAMPLATREUX.

C'est juste! (Denise, qui allait se rapprocher du paravent, s'en éloigne et fait la moue.) Voyons, vous ne voulez pas me laisser voir un tout petit peu?

LA SUPÉRIEURE.

Certainement non, je ne veux pas. Et la règle du couvent des Hirondelles!

CHAMPLATREUX.

Ça m'est égal!... je la verrai quand elle sera chez mon oncle...

Il lui donne une lettre.

LA SUPÉRIEURE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

CHAMPLATREUX.

C'est une lettre de M. le baron de Flavignac... vous la lirez... et là-dessus, recevez mes félicitations, madame la supérieure, je ferai part à qui de droit de la satisfaction que j'ai éprouvée en interrogeant la jeune Denise de Flavigny. (Saluant le paravent.) Mademoiselle

DENISE, faisant la révérence.

Monsieur le doyen...

CHAMPLATREUX.

Elle est charmante!

Il sort.

SCÈNE XII

DENISE, LA SUPÉRIEURE.

LA SUPÉRIEURE, d'un côté du paravent, après avoir lu la lettre.

Ah! mon Dieu!

DENISE, de l'autre côté.

Qu'est-ce qu'il y a?

LA SUPÉRIEURE.

Vos parents...

DENISE.

Mes parents ?

LA SUPÉRIEURE.

Nous n'avons plus besoin de paravent puisque M. de... M. l'inspecteur est parti. (Elle enlève le paravent, puis revient à Denise.) Vos parents vous retirent du couvent des Hirondelles... ils m'écrivent de vous renvoyer chez eux ce soir même.

DENISE.

Ce soir...

LA SUPÉRIEURE.

Oui, par le train de huit heures.

DENISE.

Pourquoi me rappellent-ils?

LA SUPÉRIEURE, à part.

Pauvre enfant... ne lui disons pas qu'il s'agit d'un mariage, (Haut.) d'après quelques mots que m'a dit M. l'Inspecteur, je crois que vos parents ont l'intention de vous envoyer dans un couvent de Paris.

DENISE.

Un couvent?

LA SUPÉRIEURE.

Pour y prononcer vos vœux.

DENISE, à part.

Encore un couvent!

LA SUPÉRIEURE.

Leur lettre est précise... vous devez partir ce soir... par qui vais-je vous faire accompagner; il faudrait là unè personne de confiance. Ah! (Elle va au fond.) Ma sœur!

DENISE, à part.

Mes vœux! Si au moins entre les deux couvents, j'avais pu m'amuser un peu... Si je pouvais aller...

Entre la tourière.

LA TOURIÈRE.

Ma mère?

LA SUPÉRIEURE.

Savez-vous où est M. l'organiste?

LA TOURIÈRE.

Il est là... Je ne sais pas ce qu'il a... il se promène depuis un quart d'heure en éternuant.

LA SUPÉRIEURE.

Priez-le donc de venir.

La tourière sort, entre Célestin.

SCÈNE XIII

DENISE, LA SUPÉRIEURE, CÉLESTIN.

LA SUPÉRIEURE.

Vous êtes enrhumé, monsieur l'organiste?

CÉLESTIN.

Moi? non, madame, au contraire.

LA SUPÉRIEURE.

Ah! je croyais... (Montrant Denise.) Cette chère enfant nous quitte aujourd'hui même, tout à l'heure, elle retourne chez ses parents, c'est vous que je charge de l'y conduire.

CÉLESTIN.

Moi, madame la supérieure?

LA SUPÉRIEURE.

C'est assez vous dire quelle excellente opinion j'ai de vous.

CÉLESTIN.

Pardon, mais...

LA SUPÉRIEURE.

Le train part à huit heures, vous avez un quart d'heure pour vous préparer. (A Denise.) Je vais annoncer votre départ à vos jeunes compagnes, ma chère enfant, elles tiendront sans aucun doute, à vous faire leurs adieux.

DENISE, tombant dans les bras de la supérieure.

Ah! ma mère! ma bonne mère!

LA SUPÉRIEURE.

Allons, mon enfant...

SCÈNE XIV

DENISE, CÉLESTIN.

DENISE, elle regarde un instant pour voir si la supérieure est bien sortie et puis :

Ah ! que je suis contente ! Nous allons partir, partir ensemble !

CÉLESTIN.

Me voilà bien, moi... Comment est-ce que je vais faire maintenant pour aller à ma première... ?

DENISE.

Rien de plus facile... au lieu de prendre le train de huit heures, nous prendrons le train de minuit cinq, nous avons le temps d'aller...

CÉLESTIN.

Comment, nous avons le temps...

DENISE.

Mais...

CÉLESTIN.

Voilà que vous y revenez à votre idée d'aller au théâtre. Je vais tout dire à madame la supérieure.

DENISE.

Eh bien, non, là... je n'irai pas au théâtre, vous m'enfermerez dans une chambre d'hôtel... vous m'enfermerez à double tour... et après la représentation vous viendrez me reprendre... Ça vous va-t-il comme ça ?

CÉLESTIN, montrant sa poitrine.

C'est effroyable, ce qui se passe là... C'est effroyable...

DENISE.

Puisque je resterai dans ma chambre.

CÉLESTIN.

Vous ne bougerez pas...

DENISE.

Non, et je serai bien sage.

CÉLESTIN.

Bien sage ?

DENISE.

Oui, bien sage.

CÉLESTIN.

Allons, alors c'est plus fort que moi, je ne peux pas renoncer à voir ma première, je ne peux pas, je ne peux... (A Denise, avant d'entrer dans sa chambre.) Bien sage ?

DENISE.

Bien sage.

SCÈNE XV

LES MÊMES, TOUT LE COUVENT, GRANDES et PETITES FILLES.

CHŒUR.

Eh ! quoi, Denise, notre orgueil
Va nous quitter, mesdemoiselles,
C'est un malheur, c'est un vrai deuil
Pour le couvent des Hirondelles ! (*bis.*)

DENISE.

Ah ! mes sœurs, que cela m'afflige

De vous annoncer mon départ
C'est ma famille qui m'oblige
A partir d'ici sans retard.
Une autre en pourrait être heureuse,
Une autre les fuirait joyeuse
Ces murs, ô ma chère prison !
Mais à les quitter toute prête
Je ressens un chagrin profond,
La supérieure et la tourière,
Et pourquoi donc ?

DENISE.

Parce que j'étais... (*bis.*)

CÉLESTIN, bas.

Eh bien ?

DENISE.

Faite pour entrer en religion.
Oui c'était là ma vocation.

CÉLESTIN.

Oh ! non !

DENISE.

Si je dis vrai, pourquoi non,
C'était là ma vocation.

CÉLESTIN.

Ah ! permettez, c'est mon opinion,
C'est peu votre vocation.

CHŒUR, SUPÉRIEURE et TOURIÈRE.

Son chagrin est profond,
Etc.

II

DENISE.

Plus d'une ici me porte envie,
Me jalouse et se dit tout bas
Que je vais connaître la vie,
Et ses plaisirs et ses éclats,
Le bal, les bijoux, le théâtre
De ces passe-temps trop folâtres;
Plus d'une a rêvé en pension,
Mais moi, ces joyeux bruits de fête
Je les fuirai comme un poison

LA TOURIÈRE.

La carriole est prête... on vous attend...

ENSEMBLE.

DENISE.

Adieu, ma mère,
Adieu, tourière,
Et vous toutes mes sœurs, adieu,
Je me mets en route
Mais sans doute,
Je reviendrai, oui, bientôt
Je reviendrai, plaise à Dieu !
Vite mettons-nous en route,
Adieu, chèr's amies, adieu,
On nous reverra sans doute
Et cela s'il plaît à Dieu.
Adieu ! adieu !
Oui, je reviendrai s'il plaît à Dieu.

CHŒUR.

Adieu, ma chère,
Bientôt, j'espère,
On vous reverra plaise à Dieu !
Mettez-vous en route,
Mais sans doute
Vous reviendrez bientôt,
Vous reviendrez s'il plaît à Dieu.
Vite mettez-vous en route,
Adieu, chère amie, adieu,
On vous reverra sans doute
Et cela s'il plaît à Dieu.
Adieu ! Adieu !
Oui, vous reviendrez s'il plaît à Dieu.

ACTE DEUXIÈME

Le foyer du théâtre de Pontarcy. — Grand salon carré avec une large baie au fond sur la scène, qu'on ne voit pas. — A droite et à gauche, premier plan, porte d'accès dans le foyer. — Deux autres portes au deuxième plan, l'une conduisant aux loges des acteurs et l'autre avec cette inscription : Cabinet du directeur. — Au dernier plan, derrière la baie drapée avec des portières. — Divans autour du foyer. A droite et à gauche, deux loges d'artistes.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DIRECTEUR, puis CORINNE, GIMBLETTE, SYLVIA, LYDIE, puis GUSTAVE, ROBERT, puis CHAMPLATREUX, puis LE MAJOR.

CHŒUR, au lever du rideau dans la coulisse.

Rions, buvons, chantons
A ce gai mariage,
Dans cinquante ans, je gage,
Nous recommencerons
Buvons, chantons, rions.

LE DIRECTEUR, au fond, écoutant par la porte ouverte.

Le finale va bien. (On cesse d'entendre les chœurs ; des applaudissements suivent.) Ça y est, le premier acte est fini.

Entrent les actrices, puis les officiers.

SYLVIA.

J'espère qu'en voilà du succès !

LYDIE.

Un succès à tout casser !

CORINNE, *entrant, chargée de bouquets.*

Je crois bien, on a bissé tout le finale !

LE DIRECTEUR.

Ah! Corinne, que de bouquets !

CORINNE.

Peuh! Si j'étais à Paris, j'en aurais plus que cela.

LYDIE.

Tu es difficile.

LE DIRECTEUR.

Sois tranquille, nous tenons un succès... nous allons jouer la pièce au moins huit fois de suite... et nous pourrons organiser une tournée pour aller la jouer à Paris.

CORINNE.

Floridor n'est pas là ?

SYLVIA.

Oui, au fait, notre auteur, où est-il donc ?

LE DIRECTEUR.

Il va venir... Il m'a promis d'être là au commencement du deuxième acte.

CORINNE.

Vous lui devez une fière chandelle à M. Floridor!

LE DIRECTEUR.

C'est vrai, mais je ne serai pas ingrat... Je lui réserve une surprise.

SYLVIA.

Vous lui donnerez une prime ?

LE DIRECTEUR.

Mieux que ça... Là-haut, tout là-haut, dans le cintre il y a une couronne, une couronne énorme... On l'avait préparée en 1835 pour Paganini qui devait venir. Paganini n'est pas venu et la couronne est restée là... Eh bien! je compte, à la fin de la pièce, faire descendre sur la tête de M. Floridor, la couronne de Paganini; c'est gentil, ça, hé!

CORINNE.

Oui, c'est gentil!

GIMBLETTE.

Oui, c'est pas mal!

LE DIRECTEUR.

Je vais donner des ordres au régisseur.

SYLVIA, à Corinne.

C'est égal, il a l'air de te lâcher un peu, ton Floridor!

CORINNE.

Me lâcher! Il m'adore!

LYDIE.

N'empêche pas qu'on l'a vu en ville aujourd'hui avec une femme.

SYLVIA.

Oui, devant l'hôtel du Lion d'or... En carriole.

CORINNE.

Ce n'est pas vrai.

ROBERT, entrant.

Hé bien, hé bien, mesdames, on se dispute!...

LYDIE.

Ah! messieurs les officiers!

ROBERT.

Qui viennent de vous applaudir... Tous mes compliments!... Vous avez été charmantes, délirantes...

GUSTAVE.

Toutes sans exception !

CORINNE.

C'est vrai, mon petit Fernand, que vous partez?

SYLVIA.

Tu pars ?

CHAMPLATREUX.

Dans quelques heures pour Paris...

LYDIE.

Changement de garnison ?

ROBERT.

Changement complet... Fernand se marie.

CHAMPLATREUX.

Robert...

ROBERT.

Eh bien ! quoi !... Je fais part... je fais part...

SYLVIA.

C'est vrai ?

CHAMPLATREUX.

Mon Dieu ! oui.

TOUTES.

Oh !

GHAMPLATREUX.

Comme on voit que c'est rare quelqu'un qui se marie... Ça fait un effet !

CORINNE.

Est-elle jolie... au moins ?

GIMBLETTE.

Brune?...

LYDIE.

Blonde?...

SYLVIA.

Rousse ?

CHAMPLATREUX.

Je n'en sais rien.

CORINNE.

Comment, vous ne la connaissez pas ?

CHAMPLATREUX.

Non !

TOUS.

Allons donc !

COUPLETS.

I

CHAMPLATREUX.

Mon Dieu, je sais que dans le monde
Je paraîtrai fort peu sensé.
Est-elle brune, est-elle blonde ?
Son nez est-il droit, retroussé ?
Est-elle laide ou bien jolie,
Ainsi que vous qui nous charmez ?
Je n'en sais rien, je me marie
Les yeux fermés.

CHŒUR.

Quoi ! vraiment, il se marie
Les yeux fermés.

II

CHAMPLATREUX.

Avant la noce on voit sa femme,
C'est dans les usages reçus,
Un an après, monsieur, madame,
Se quittent pour s'être trop vus.
Moi, je mets plus de fantaisie
Dans les desseins que j'ai formés,
Je n'en sais rien, je me marie
Les yeux fermés.

CHŒUR.

Quoi ! vraiment, il se marie
Les yeux fermés.

LYDIE.

Et c'est pour aller la retrouver que tu pars ?

CHAMPLATREUX.

Pas pour autre chose.

GUSTAVE.

Tu sais que ce soir, nous soupons au mess après la représentation. Nous comptons sur toi.

CHAMPLATREUX.

Mais certainement.

Cloche.

SYLVIA.

On sonne. Nous sommes en retard.

GIMBLETTE.

Adieu, Fernand.

TOUTES.

Adieu, Bernard.

CHAMPLATREUX.

Adieu, mes amours, adieu ! adieu !

LE MAJOR, entrant ; — il salue.

Mesdames !

LES ACTRICES.

Major !

LE MAJOR.

Permettez-moi de vous offrir...

LYDIE.

Ah ! major ! mon amour de major !

TOUTES.

Merci, major de mon cœur !

ROBERT.

Bonsoir, mon commandant !

LE MAJOR.

Vous allez dans la salle, messieurs ?

CHAMPLATREUX.

Nous allons présenter nos hommages à madame la commandante.

LE MAJOR.

Elle ne vous entendra pas, mais elle y sera sensible, croyez-le bien.

Les officiers sortent.

SCÈNE II

CORINNE, LE MAJOR.

LE MAJOR.

Mademoiselle.

CORINNE.

Monsieur.

LE MAJOR.

Je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas, après ce qui s'est passé, je n'ai pas besoin de vous dire que tout est fini.

CORINNE.

Je l'espère bien...

LE MAJOR.

Mademoiselle...

Il salue.

CORINNE, faisant la révérence.

Monsieur...

LE MAJOR, il va jusqu'à la porte du fond et s'arrête.

Vous êtes moins forte que je ne croyais décidément... Une autre, à votre place, eût essayé de prouver son innocence.

CORINNE.

Mon innocence?

LE MAJOR, ironique.

Oui...

CORINNE.

Ça ne me serait pas difficile de prouver mon innocence... Ça ne me serait pas plus difficile qu'à vous de dire une bêtise.

LE MAJOR, ironique.

Mais vous ne voulez pas.

CORINNE.

Si fait, je veux bien.

LE MAJOR, étonné.

Ah!

CORINNE.

Seulement, je dois vous prévenir... Si vous me forcez à me justifier, je me justifierai, mais tout sera fini entre nous. Tandis que si vous êtes gentil, si vous croyez à mon innocence sans en exiger la preuve...

LE MAJOR.

Vous me pardonnerez?

CORINNE.

J'aurai cette bonté.

LE MAJOR.

Vraiment, vous aurez cette bonté... le mot est charmant.

CORINNE.

Je rentre dans ma loge; si vous me laissez passer la porte sans avoir pris un parti, tout sera fini, vous entendez.

Elle va pour entrer dans sa loge.

LE MAJOR.

Petit bébé...

CORINNE, s'arrêtant.

Hé...

LE MAJOR.

Mais au moins, je t'en prie, si je consens... si je cède... appelleras-tu ça de la noblesse ou appelleras-tu ça de la bêtise?

CORINNE.

J'appellerai ça de la noblesse.

LE MAJOR.

Bien sûr?

CORINNE.

Oui, bien sûr.

LE MAJOR.

Eh bien... c'est bon alors... je cède, je crois à ton innocence.

CORINNE.

Merci... Il ne vous reste plus maintenant qu'à faire des excuses à M. Floridor.

LE MAJOR.

Des excuses?

CORINNE.

Dame... puisque vous croyez à mon innocence, vous devez croire à la sienne, cela va de soi.

LE MAJOR.

Mets-toi à ma place... deux heures du matin, un homme à tes pieds.

CORINNE.

Il me faisait répéter la scène 3.

LE MAJOR.

Ah! c'était la scène 3?

CORINNE.

Oui, c'était la scène 3.

LE MAJOR.

Alors, en effet, c'est bien différent... mais malgré cela des excuses...

CORINNE, allant vers sa loge.

Vous savez, si vous me laissez passer la porte avant de vous être décidé...

LE MAJOR.

Petit bébé. (Corinne s'arrête.) Mais au moins, dis-moi... si je consens...

CORINNE.

C'est entendu, mon ami... j'appellerai ça de la noblesse.

LE MAJOR.

Eh bien, c'est bon, où est-il, ce Floridor?

CORINNE.

Il est dans le théâtre... cherchez-le, trouvez-le, excusez-vous...

LE MAJOR.

C'est bon, je chercherai, je le trouverai, je m'excuserai.

CORINNE.

A la bonne heure!

LE MAJOR.

Des excuses...des excuses à ce drôle... Allons, je vais aller en faire... des excuses à ce drôle .. (Il remonte.) Où est l'adjudant de la scène...

Il sort.

CORINNE.

Et allez donc... voilà ce que l'on en fait, des majors.

SCÈNE III

CORINNE, CÉLESTIN.

CÉLESTIN, à la porte.

On peut entrer?

CORINNE.

Oui! viens donc... mais viens donc.... (Célestin entre.) Bonjour, mon petit Floridor.

CÉLESTIN.

Alors... c'est un succès.

CORINNE.

Un grand succès.

CÉLESTIN.

Je m'y attendais... j'étais chez mon concierge et j'ai su que le premier acte avait bien marché.

CORINNE.

Quant au second, tu peux compter sur moi. Je serai jolie tout plein... et je chanterai comme un ange. (Avec expression.) Le moyen de ne pas chanter comme un ange quand on chante ta musique, à toi!

CÉLESTIN.

O mon étoile!

CORINNE.

Tu sais, tu m'emmèneras souper après le spectacle.

CÉLESTIN.

Mais je ne peux pas!

CORINNE.

Comment! tu ne peux pas?

CÉLESTIN.

Non.

CORINNE.

Ce n'est pas vrai, au moins, ce que mes bonnes petites camarades viennent de me dire qu'il y a une heure environ, on t'avait vu entrer à l'hôtel du Lion-d'Or avec une jeune personne, dans une petite carriole?

CÉLESTIN.

Avec une jeune personne. (A part.) Sapristi! c'est mademoiselle Denise que j'ai laissée à l'hôtel.

CORINNE.

Qu'as-tu donc? Tu es troublé?

CÉLESTIN.

Mais non, je te jure.

CORINNE.

Alors la jeune personne...

CÉLESTIN.

Ce n'est pas vrai... il n'y a pas un mot de vrai... C'est un ragot.

CORINNE.

Viens me le jurer à mes pieds.

CÉLESTIN.

Je te le jure.

CORINNE, jouant avec ses cheveux.

Tu es beau... Tu as la beauté que j'aime!

CÉLESTIN.

Oui, la beauté de l'intelligence.

SCÈNE IV

CORINNE, LE MAJOR, CÉLESTIN.

LE MAJOR, entrant.

Oh!

Il donne un coup de pied à Célestin.

CÉLESTIN, à part.

C'est assommant!

CORINNE.

On ne peut donc plus répéter!

LE MAJOR.

Répéter?

CORINNE.

La scène trois!

LE MAJOR.

Ah! c'était encore la scène trois. Ça m'a échappé. Je venais faire des excuses... C'est à recommencer, voilà tout.

CORINNE.

Adieu pour jamais...

Elle entre dans sa loge.

LE MAJOR, cherchant à retenir Célestin.

M. Floridor!

CÉLESTIN.

Monsieur! C'est le deuxième... Des ordres à donner au chef d'orchestre.

Il sort.

LE MAJOR.

Mais j' connais ce type-là! Des excuses à ce drôle...

Ah! je voudrais qu'on la lui sifflât, sa musique. Je voudrais qu'on cassât les banquettes... Ça me ferait plaisir et ça ferait plaisir à ma femme qui se plaint de ne jamais rien entendre au théâtre. (En sortant, il se trouve en face de Denise.) Pardon, madame, je m'efface devant la beauté.

Il sort.

SCÈNE V

DENISE, seule, puis CHAMPLATREUX. — Denise vêtue très simplement, ulster gris à pèlerine. — Grand chapeau. — Costume de pensionnaire, puis CORINNE.

DENISE, seule.

Il m'a fait peur... Tiens! il n'est pas là, M. Célestin... Je veux dire M. Floridor... Il sera furieux, quand il me verra...Il sera furieux, mais il me pardonnera, et il ne m'empêchera pas d'entendre sa pièce... Il y a une heure, il m'a conduite à l'hôtel du Lion-d'Or, et il m'a dit de l'attendre... Je ne lui ai pas laissé voir que je songeais toujours à venir ici... il m'aurait enfermée... Je suis restée bien tranquille en face de mon dîner et dès que M. Floridor a été parti, j'ai fait un bout de toilette, et je suis descendue à mon tour.

RONDEAU.

La voiture attendait en bas.
— Ça, cocher, d'un bon pas
Au théâtre bien vite.
J'arrive au lieu de mon souhait,
Et le cœur qui palpite
Je cours au guichet.
— Un billet, madame, un billet.
— Quatre francs, s'il vous plaît.
Je cherche dans ma poche,
Je fouille bien partout,
Ma poche avait un trou,

Bref, j'étais sans le sou,
Mais non pas sans reproche.
Alors un monsieur s'approchant
Me dit en ricanant :
— Eh quoi ! pas de monnaie !
Ah ! permettez que je vous paie
Avec empressement
La baignoire du sentiment.
A ces mots je m'enfuis soudain.
Sitôt le galantin
S'élance sur ma piste.
Ah ! quelle est ma frayeur !
Il approche, il insiste
Et je double le pas
Pour qu'il ne me rattrape pas.
Il y met de l'acharnement,
Presse le mouvement
Et mon cœur bat si vivement
Qu'à l'instant
J'entre dans un corridor,
Puis j'appelle bien fort :
Floridor, monsieur Floridor !
Alors est-ce un ange gardien ?
Je ne le sais pas bien !
Est-ce la Providence ?
J'entends une voix qui répond :
Floridor ! au second !
Tout droit la porte au fond.
Et renaissant à l'espérance
Avec plus d'assurance
Ici, j'arrive en me disant :
— Tout ça, c'est grave assurément,
C'est grave ! et pourtant !
C'est amusant !

Et je sais maintenant pourquoi on ne nous laissait pas voir les hommes au couvent, c'est parce qu'ils ne sont pas beaux ; certes, non, ils ne sont pas beaux s'ils ressemblent tous à celui qui courait après moi et à cet autre que j'ai trouvé là tout à l'heure.

CHAMPLATREUX, qui est entré et qui reste au fond.

Tiens ! elle n'est pas du théâtre... (Haut.) Mademoiselle cherche quelqu'un ?

DENISE.

Oh! oui, monsieur... (*A part.*) Celui-là est plus gentil!

CHAMPLATREUX.

Le directeur, peut-être.

DENISE.

Le directeur... Quel directeur?

CHAMPLATREUX.

Mais le directeur du théâtre... Il est sans doute là, sur la scène...

DENISE.

La scène! c'est là la scène?

CHAMPLATREUX.

Oui.

DENISE.

C'est là que les acteurs viennent?

CHAMPLATREUX.

Oui.

DENISE.

Les acteurs et les actrices?

CHAMPLATREUX.

Mais sans doute, mademoiselle... (*A part.*) Est-elle drôle! (*Haut.*) Eh bien!... Eh bien!... Où allez-vous donc?

DENISE.

Je m'en vais, monsieur... je ne peux vraiment pas rester... Je m'en vais, j'attendrai M. Floridor en bas!

CHAMPLATREUX.

Ah! c'est M. Floridor que vous demandez?

DENISE.

Oui, monsieur, M. Floridor, mon professeur de musique.

CHAMPLATREUX.

Ah! mademoiselle est une élève ?

DENISE.

Oui, monsieur.

CHAMPLATREUX.

Il ne peut tarder... et si, en attendant, je puis être utile, mademoiselle...

DENISE.

Non, non, monsieur, vous ne pouvez pas... c'est impossible!

CHAMPLATREUX.

Cependant, mademoiselle, si vous vouliez me dire, à moi, ce que vous vouliez dire à M. Floridor?

DENISE.

Je voulais lui demander de me faire voir sa pièce. Elle est si jolie, sa pièce.

CHAMPLATREUX.

Vous la connaissez?

DENISE.

Je le crois bien.

CHAMPLATREUX.

Floridor vous l'a apprise pour vous exercer?

DENISE.

Oui... en effet, il me l'a apprise.

CHAMPLATREUX.

Quel rôle?

DENISE.

Tous les rôles... je sais toute la partition par cœur!

CHAMPLATREUX.

Toute la partition?

DENISE.

Oui, oui... et tout le dialogue aussi... tout... tout...

CHAMPLATREUX.

Oh! oh! mais c'est une vraie vocation, vous avez le feu sacré...

DENISE.

Le feu sacré?... Qu'est-ce que vous appelez?

CHAMPLATREUX.

Vous aimez le théâtre?

DENISE.

Oh! je n'y ai jamais été encore, mais je l'aime à la folie.

CHAMPLATREUX.

C'est ça le feu sacré... et vous comptez débuter bientôt?

CORINNE, *entr'ouvrant sa loge.*

Qui donc parle là ?... Oh!

DENISE.

Débuter!... mais certainement non, monsieur, je ne compte pas débuter!

CHAMPLATREUX, *un peu étonné.*

Il n'y a pas là de quoi vous défendre!... Floridor vous réserve pour Paris... il a raison... c'est un malin, Floridor!...

CORINNE.

Floridor!

DENISE.

Oui, M. Floridor me mène à Paris, mais ce n'est pas pour débuter.

CHAMPLATREUX.

Ah! il est bien heureux, Floridor, d'avoir une si charmante élève... Il doit en être fier.

DENISE.

Oui, il m'aime beaucoup!

CORINNE.

Ah! par exemple!

Elle rentre.

CHAMPLATREUX.

Là-dessus, mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous offrir mon bras?

DENISE.

Comment, votre bras?

CHAMPLATREUX.

Mais oui, nous allons voir dans la salle s'il n'y a pas une petite place.

DENISE, hésitant à lui prendre le bras.

Mais, monsieur...

CHAMPLATREUX.

Je vous fais peur, alors?

DENISE.

Oh! non... pas du tout... au contraire.

CHAMPLATREUX, à part.

Au contraire... Quelle drôle de petite femme. (Haut.) Je m'appelle Fernand de Champlâtreux, lieutenant au 27e dragons... Vous êtes sous la garde de l'armée française.

DENISE.

J'ai confiance!

CHAMPLATREUX.

Et vous avez raison, mademoiselle... mademoiselle?... Que je sache votre nom, au moins?

DENISE.

Mon nom, mademoiselle... (Vivement.) Mademoiselle Nitouche.

CHAMPLATREUX.

Mademoiselle Nitouche!... c'est un nom de théâtre, ça!...

DENISE, en souriant.

Je ne dis pas non!

CHAMPLATREUX.

Quelle drôle de petite femme!

Ils sortent.

SCÈNE VI

CORINNE, puis LE MAJOR, puis LE DIRECTEUR, puis CORINNE.

CORINNE.

C'était vrai!... M. Floridor a des élèves que je ne connais pas et qu'il emmène à Paris... c'est la jeune fille du Lion d'Or... ah! bien!... ah! bien!

LE MAJOR, entrant.

C'est moi... Je reconnais mes torts... je ferai des excuses... je ferai des excuses à M. Floridor!

CORINNE.

Comment! des excuses à ce monsieur... jamais de la vie! Un homme avec lequel je vous ai trompé.

LE MAJOR.

Trompé!

CORINNE.

Vous pouvez taper dessus...

LE MAJOR.

Je peux...

Entre le directeur.

LE DIRECTEUR.

Pas habillée !

CORINNE.

Non ! pas habillée... et je ne m'habillerai pas ! Et je ne la jouerai pas votre pièce, je ne la jouerai pas. Venez, Alfred !

Elle sort.

LE MAJOR.

Non, nous ne la jouerons pas votre pièce, nous ne la jouerons pas... nous ne nous habillerons pas.

Il sort.

LE DIRECTEUR.

Je suis perdu !... Quelle tuile !

CÉLESTIN, entrant.

Qu'y a-t-il?

LE DIRECTEUR.

Il y a que Corinne ne joue plus... Elle vient de partir, mademoiselle Corinne.

CÉLESTIN.

Et vous restez là !... Courons...

Ils sortent.

SCÈNE VII

DENISE, CHAMPLATREUX. Ils reviennent par le fond, puis SYLVIA, puis LYDIE, puis GIMBLETTE.

CHAMPLATREUX.

Je suis désolé, mademoiselle, croyez bien que je suis désolé...

DENISE.

Pas de place !

CHAMPLATREUX.

Pas une, la salle est comble, la loge du directeur est occupée par ses créanciers, elle est remplie. (Cloche.) Ah ! voilà la fin de l'entr'acte.

DENISE.

Cette cloche ?

CHAMPLATREUX.

C'est pour appeler les artistes au théâtre.

Le théâtre se remplit.

LYDIE.

Eh bien ! Fernand, l'homme sage... Eh ! eh !

TOUS.

Eh ! eh ! eh !

CHAMPLATREUX.

Mademoiselle est une élève de Floridor. Elle vient voir la pièce de son professeur.

GIMBLETTE.

Tiens, elle est gentille, l'élève... (Allant à Denise.) Mademoiselle, vous êtes gentille.

DENISE, confuse.

Madame !

SYLVIA.

Où les déniche-t-il, ce Floridor ?... En a-t-elle des yeux !... En avez-vous des yeux, mademoiselle !

DENISE.

Madame !

LYDIE.

Et cet air innocent !... comme vous avez l'air innocent, mademoiselle.

DENISE.

Madame !... mesdames !

GIMBLETTE, lui offrant des bonbons.

Voulez-vous un berlingot ?

LYDIE.

Une bergamotte ?

SYLVIA.

Un macaron ?

DENISE, comblée et stupéfaite.

Des berlingots, des macarons... Ah ! par exemple !

LYDIE.

Quoi donc ?

DENISE.

Rien... (A part.) C'est moi qui les ai faits, je les reconnais...

LE RÉGISSEUR, paraissant au fond.

En scène. On lève le rideau !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE DIRECTEUR.

LE DIRECTEUR, très agité, paraissant au deuxième plan à droite.

Non, non, ne levez pas.

TOUTES.

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE DIRECTEUR.

Corinne est partie !... Corinne ne joue pas ! La représentation est perdue, et moi, je... Ah ! mes enfants, des sels... donnez-moi des sels !...

CHAMPLATREUX.

Comment Corinne ne joue pas ?

LYDIE.

Si on lisait le rôle !

LE DIRECTEUR.

Allons donc ! un rôle où il faut chanter.

SYLVIA.

Il faudrait un miracle.

CHAMPLATREUX.

Mais...

TOUS.

Quoi ?

CHAMPLATREUX.

Ce miracle...

TOUS.

Eh bien ?...

CHAMPLATREUX, désignant Denise qui observe au fond.

Mademoiselle...

TOUS.

Mademoiselle...

CHAMPLATREUX.

Mademoiselle peut le faire, ce miracle.

LE DIRECTEUR.

Vous savez le rôle, mademoiselle ?

DENISE, surprise.

Hein ! quoi ?

CHAMPLATREUX.

Elle sait toute la partition.

DENISE.

Quoi ? Que voulez-vous ? Que demandez-vous ?

LE DIRECTEUR.

De remplacer mademoiselle Corinne qui est absente, de jouer son rôle, le rôle de Rosalinde ?

DENISE.

Moi! que je joue la comédie?

LE DIRECTEUR.

Sauvez-moi!

LYDIE.

Sauvez le théâtre!

SYLVIA.

C'est notre gagne-pain!

CHAMPLATREUX.

C'est une bonne action!

TOUTES.

C'est une bonne action!

DENISE.

Mais je ne pourrai jamais!

CHAMPLATREUX.

Mais si, mais si!

LE DIRECTEUR.

Vite, un costume, pas celui de Corinne, il serait trop petit. (Au régisseur.) A nous, Paulinard.

LE RÉGISSEUR.

Me voici, monsieur le directeur.

LE DIRECTEUR.

Vite, une annonce au public... quelque chose de fin, de délicat!... mademoiselle Corinne manquant à son devoir, va être remplacée au pied levé par mademoiselle.... Lieutenant!

CHAMPLATREUX.

Mademoiselle Nitouche!

LE DIRECTEUR.

Un nom charmant! On ne l'a pas encore vu au théâtre... puis réclamez pour elle... etc... etc... etc...

TOUS.

Elle est prête.

Entre Denise.

LYDIE.

La voilà!

TOUS.

Splendide!

DENISE, *toute confuse.*

Moi, dans un pareil costume!

LE DIRECTEUR.

Pendant qu'on fait l'annonce, vite un petit raccord pour votre entrée... les couplets de Babet et Cadet... Allons, place, mesdames, place!

CHANSON.

DENISE.

I

A minuit après la fête
Rev'naient Babet et Cadet.
— Cristi, la nuit est complète,
Faut nous dépêcher, Babet.
— Tâch' d'en profiter, grosse bête,
Farilon, farila, farilette,
J'ai trop peur, disait Cadet,
J'ai pas peur, disait Babet,
Larirette,
Lariré!

II

Ils marchaient à l'aveuglette,
Cadet tremblant, se hâtait.
Soudain on leur crie : arrête!
La bourse ou la vie! C'était
Deux bons voleurs en goguette,
Farilon, farila, farilette,
Un voleur saisit Cadet,
Un voleur saisit Babet,
Larirette,
Lariré!

III

Le voleur comme une oml'ette
Vous faisait tourner Cadet,
L'autre voleur plus honnête
Tenait Babet, la serrait,
Chiffonnait sa collerette.
Farilon, farila, farilette,
Je me meurs, disait Cadet,
Je me meurs, disait Babet,
Larirette,
Lariré !

IV

Tous ses yeux hors de la tête,
Il revint chez lui Cadet,
Babet lentement le suivait,
Ell' soupirait, la poulette,
Farilon, farila, farilette !
Je n'y r'viendrai plus, Babet !
Moi, j'y reviendrai, Cadet.
Larirette,
Lariré !

LE DIRECTEUR.

Allons, bravo ! A nous, mesdames !

CHAMPLATREUX.

Vous êtes adorable !

DENISE.

Laissez-moi... c'est vous qui êtes cause de tout ! Oh ! moi, je veux m'en aller !

LE DIRECTEUR.

Ça y est !

CHAMPLATREUX.

Corinne est envolée ! Vive Nitouche !

Tous se dispersent par la baie et disparaissent.

SCÈNE IX

CÉLESTIN, seul, il entre en désordre, le chapeau aplati.

Impossible de la rattraper... Que se passe-t-il ici? Je frémis rien que d'y penser. On a dû tout casser... C'est justement l'heure de son entrée, à la misérable. On joue...;mais si fait... je reconnais le chœur... Ils ont trouvé quelqu'un pour la remplacer... (Après le couplet de la coulisse.) Mais qui donc chante là?... (Il remonte pour voir. On entend des applaudissements et des cris.) On applaudit... Je m'y attendais.

SCÈNE X

CÉLESTIN, DENISE, puis LE DIRECTEUR.

DENISE, accourant très agitée.

Ah! monsieur Floridor! Enfin! je vous retrouve!

CÉLESTIN.

Comment, c'était vous qui chantiez! Malheureuse enfant! Où a-t-on mis vos effets?

DENISE.

Là...

CÉLESTIN, montrant la loge.

Eh bien! allez vous rhabiller.

LE DIRECTEUR, entrant.

Nitouche, on demande Nitouche!

CÉLESTIN.

Elle n'ira pas.

LE DIRECTEUR.

Elle ira!

Il entraîne Denise.

CÉLESTIN.

Ouf! Je suis anéanti.

DENISE, revenant.

Ah! monsieur Célestin, ne me quittez plus!

CÉLESTIN.

Jamais, mademoiselle. Il faut vous rhabiller, sortir d'ici.

LE DIRECTEUR, revenant.

Le public appelle l'auteur.

CÉLESTIN.

Moi!

LE DIRECTEUR.

Venez, Floridor!

DENISE.

Restez près de moi, n'y allez pas!

CÉLESTIN.

Si fait, j'y vais. Ce n'est pas la même chose

Il sort avec le directeur en saluant. Entre Champlâtreux.

SCÈNE XI

CHAMPLATREUX, DENISE.

CHAMPLATREUX.

Mademoiselle...

DENISE.

Monsieur?

CHAMPLATREUX.

Ecoutez-moi. Le ciel m'est témoin que je ne m'attendais guère à éprouver ce que j'éprouve, ni à dire ce que je vais dire... Mais enfin, puisque cela est, n'est-ce pas? il faut bien... Je vous aime, mademoiselle, je vous adore!

DENISE.

Oh! Sainte madone! il a dit...

CHAMPLATREUX.

Je croyais en avoir fini avec les actrices, mais vous n'êtes pas une actrice comme les autres...

DENISE.

Ça, c'est vrai, je ne suis pas une actrice comme les autres...

CHAMPLATREUX.

Non... certes... et je vous...

DENISE.

Pas un mot de plus, monsieur... nous ne nous reverrons jamais... il est donc inutile...

CHAMPLATREUX.

Comment! nous ne nous reverrons jamais?

DENISE.

Oui, je pars tout à l'heure, moi, je pars par le train de minuit cinq... et c'est peine si j'ai le temps de me déshabiller... Adieu, monsieur.

CHAMPLATREUX.

Mademoiselle...

DENISE, sur la porte de la loge.

Adieu, monsieur Champlâtreux.

Elle entre dans sa loge.

CHAMPLATREUX.

Oh ! non pas adieu ! Eh bien ! moi aussi je partirai par le train de minuit cinq ! (En sortant, il rencontre le directeur.) Vous savez, je ne me marie plus !

Il sort.

SCÈNE XII

LE DIRECTEUR, puis CÉLESTIN, les ACTEURS, puis LE MAJOR.

LE DIRECTEUR.

Qu'est-ce que ça me fait à moi ? Floridor a été rappelé vingt-sept fois. (Il ouvre la porte du fond et crie.) Attention à la couronne.

Entre Célestin effaré. Il est suivi des actrices.

CÉLESTIN.

Il est enragé, le major... Il a escaladé l'orchestre pour se jeter sur moi... Il est enragé !... il est là sur la scène.

LE DIRECTEUR.

Chargez la couronne ! (Il regarde au fond.) Bon ! sur la tête du major !

LE MAJOR, dans la coulisse.

Canaille de Floridor !

Denise est sortie de sa loge. Elle vient prendre le bras de Célestin.

CÉLESTIN.

Vite, mademoiselle, nous allons manquer le train. Oh ! le major !

Il entre, premiér plan à gauche.

En ce moment entre le major couvert d'une couronne immense, empêché dans les guirlandes, dans les banderolles.

LE MAJOR.

Brigand ! Canaille de Floridor !... Il s'est enfermé, le misérable !... (Fermant la porte.) Mais je le tiens, je ne bouge pas de là !

ACTE TROISIÈME

PREMIER TABLEAU

La caserne. — Au fond, le mess, dont les rideaux intérieurs sont fermés. — A droite, deuxième plan, porte allant à l'intérieur. — Au premier plan, les écuries. Deuxième plan à gauche, grande porte d'entrée. — Au premier plan, le magasin d'habillemente. — Près de l'écurie, des manteaux et des képis accrochés. — Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

LORIOT, **sortant de l'écurie, tenue de corvée, il fume une pipe.**

Non... je ne suis pas né pour être militaire... surtout dans la cavalerie... J'ai horreur des chevaux... Ma dignité d'homme souffre à être le domestique de vulgaires poulets d'Inde... Et ils me rendent la vie dure... Faut voir ! c'est bête, les chevaux... C'est quasiment aussi bête que des personnes naturelles... Ah ! pour un fils de famille, je n'ai pas de chance, je n'en ai jamais eu !

I

Je suis de Saint-Etienne (Loire),
Ous qu'on fabrique au jour le jour,

Des fusils, instruments de gloire,
Et des rubans, objets d'amour.
Ma mère à la pass'menterie
M' avait voué dès mes jeunes ans,
Mon père étant dans l'armur' rie,
Rêva pour moi la vie des camps!
Moi, j'ai suivi comme un bêta
Le goût d'papa;
J'aurais mieux fait assurément,
D'écouter m'man!

II

Tenez, j'avais une bonne amie...
Me voyant flotter vaguement
Entre un comptoir de mercerie
Et les douceurs du régiment:
Celui que j' aim'rai, me dit-elle,
Port'ra le casque de dragon!
Je m'engag' pour plaire à la belle
Et quand je r'vins dans not' canton...

(Parlé.) Je la retrouve mariée... Et savez-vous qui elle avait épousé?... (Avec mépris.) Un petit mercier... Tout cela pour...

Avoir suivi comme un bêta,
Le goût d' papa;
J'aurais mieux fait assurément,
D'écouter m'man!

GUSTAVE, entr'ouvrant la porte du mess.

Loriot!

LORIOT.

Lieutenant?

GUSTAVE.

Tu n'as pas vu, M. de Champlâtreux?

LORIOT.

Non, lieutenant?

GUSTAVE.

Bien. Fais-nous envoyer du vin.

Il entre.

LORIOT.

Je vais leur faire donner du vin... et à moi aussi... Pullup! Pullup!

sort.

SCÈNE II

DENISE, CÉLESTIN, amenés par DEUX SOLDATS.

PREMIER SOLDAT.

Allons! avancez!

DENISE.

Mais, monsieur...

CÉLESTIN.

Laissez-moi vous expliquer...

PREMIER SOLDAT.

Vous parlerez à l'officier... Je vais le prévenir. Ah! vous vous sauviez par la fenêtre du théâtre à une heure du matin: escalade... effraction... tapage nocturne... Votre compte est bon... (A son camarade.) Fais ouvrir le violon!

Le deuxième soldat sort à gauche et le premier soldat entre au mess.

CÉLESTIN.

Mademoiselle de Flavigny, au violon!

DENISE.

Dites donc, monsieur Célestin... il faudrait tâcher de sortir d'ici.

CÉLESTIN.

Sapristi! Ce n'est pas de ma faute, si nous y sommes. C'est de votre faute, vous... tout ça... C'est de vore faute!

DENISE.

Comment, de ma faute?

CÉLESTIN.

Moi, je voulais tout bonnement ouvrir la porte, passer sur le corps du major... et filer tranquillement.

DENISE.

Tiens! pardine! Quand j'ai su que votre major, c'était M. de Château-Gibus, le frère de la supérieure... j'ai voulu partir...

CÉLESTIN.

Par la fenêtre... à une heure du matin!...

DENISE.

Au moment où une patrouille passait!

SCÈNE III

LES MÊMES, GUSTAVE, ROBERT,
QUELQUES OFFICIERS, sortant du mess.

GUSTAVE.

Eh bien!... Où sont-ils ces malfaiteurs?

DENISE.

Un officier!

GUSTAVE.

Mademoiselle Nitouche!

ROBERT.

M. Floridor!

CÉLESTIN.

Nous ne sommes pas coupables!

DENISE.

Oh! de grâce! messieurs, faites-nous sortir d'ici!...

GUSTAVE.

Mais certainement, mademoiselle, vous êtes libres tout à fait libres.

DENISE.

Ah! merci, messieurs!

CÉLESTIN.

Enfin!

GUSTAVE.

Un instant... il faut d'abord payer une rançon...

DENISE.

Une rançon?

GUSTAVE.

Vous nous permettrez de boire un verre de champagne à votre succès, et vous nous ferez raison.

DENISE.

Moi, messieurs!

GUSTAVE.

Quelques minutes seulement. Ce sont tous les officiers du 27e dragons qui vous invitent.

LES OFFICIERS.

Oui, mademoiselle!

DENISE.

Ah! tous les officiers!

ROBERT.

Tous, au grand complet!

GUSTAVE.

Nous n'attendons plus que Champlâtreux qui va venir.

DENISE, à part.

Il va venir. (A part.) Quelle heure est-il, monsieur Floridor?

CÉLESTIN.

Deux heures un quart.

DENISE.

Deux heures un quart... Par conséquent, nous ne pouvons pas prendre le train de minuit cinq.

CÉLESTIN.

Non, nous ne pouvons pas... Nous prendrons celui de six heures trente.

DENISE.

Oui, mais en attendant...

CÉLESTIN, surpris.

En attendant!

DENISE.

Ce que nous avons de mieux à faire me paraît être d'accepter l'invitation...

CÉLESTIN.

Mais que dirait madame la supérieure?

DENISE.

Puisque c'est pour célébrer votre succès? N'est-ce pas, messieurs, c'est pour célébrer le succès de M. Floridor?

GUSTAVE.

Certainement... c'est pour célébrer son succès... et le vôtre.

DENISE, à Célestin.

Vous l'entendez?

CÉLESTIN.

Oui, j'entends... Mais nous ne pouvons pas souper ici... Nous ne pouvons pas...

DENISE.

Voyons, monsieur Floridor, voyons...

LES OFFICIERS.

Voyons, monsieur Floridor...

DENISE.

Faut-il à leur galanterie
N'opposer qu'un refus bien froid ?

CÉLESTIN.

Un quartier de cavalerie,
Si proprement tenu qu'il soit,
Je parle ici sans métaphore,
Est un séjour hors de saison
Pour une femme pure encore.

TOUS.

Floridor, vous avez raison !

CÉLESTIN.

Ah ! messieurs, elle est pure encore...

TOUS.

Floridor, vous avez raison !

DENISE.

Restez si vous voulez... moi j'accepte.

CÉLESTIN.

Je proteste ! je proteste !

Ils entrent dans le mess. — On referme les portes, et la scène se retrouve de nouveau dans l'obscurité.

SCÈNE IV

LORIOT, puis LE MAJOR.

LORIOT.

Je leur ai chipé une bouteille... Ils festoient... Je festoie... nous festoyons... (On entend la voix du major.) Oh! le major!

LE MAJOR, entrant.

Je suis resté une heure devant la porte... à attendre ce Floridor... Au bout d'une heure j'ai perdu patience. J'ai enfoncé la porte... le drôle s'était envolé... Pouah! J'ai encore dans le nez cette odeur de fleurs, je sais bien qu'elles étaient artificielles... mais il y avait une poussière... J'ai tout dit à ma femme... ça m'a soulagé sans me compromettre... et maintenant pour rentrer dans mon calme absolu, je viens faire contre-appel... ça me calme... (Voyant Loriot.) Qu'est-ce que c'est que ça? Ton nom?

LORIOT.

1313!

LE MAJOR.

Ton nom! je te demande ton nom! je ne te demande pas ton numéro matricule. Ton nom?

LORIOT.

Je l'ai oublié.

LE MAJOR.

Ton nom, sacrebleu!

LORIOT.

Loriot... Brigadier... le brigadier Loriot...

LE MAJOR.

Tu es brigadier de garde?

LORIOT.

Oui, mon commandant!

LE MAJOR.

Rien de nouveau?

LORIOT.

Non, mon commandant!

LE MAJOR.

Et les réservistes... pas arrivés?

LORIOT.

Pas tous...

LE MAJOR.

Toujours en retard... les réservistes... Qu'est-ce que tu tiens là?

LORIOT, cache sa bouteille.

Rien, mon commandant... rien...

LE MAJOR.

Marche devant... préviens l'adjudant. Je vais faire contre-appel. Non, ne le préviens pas... Si... Mais va donc devant, imbécile!

LORIOT.

Qu'est-ce qu'il a? Qu'est-ce qu'il a?

Ils sortent. — Les portes du mess s'ouvrent. On entend 1 cri de.

TOUS, au fond.

Bravo!

Rires.

SCÈNE V

CÉLESTIN, sortant du mess.

J'ai beau protester... on ne m'écoute pas... ils rient... ils causent... il lui apprennent des airs de fanfares... ça ne peut pas durer. Heureusement j'ai trouvé un moyen pour que ça ne dégénère pas... j'ai trouvé un moyen pour interrompre la fête. (Cherchant.) Voyons, j'ai vu là, tout à l'heure, un képi, un manteau... oui, voilà. (Il met un képi et un manteau.) Je vais tout bonnement ouvrir la porte, et je leur crierai : Voilà le major !

SCÈNE VI

CÉLESTIN, LE MAJOR, puis LORIOT.

LE MAJOR, paraissant.

Eh bien oui, le voilà, le major. Qu'est-ce que tu lui veux, au major ?

CÉLESTIN.

Sapristi ! c'est le major !

Il donne un coup de pied dans le balai, dégage le manche et s'en sert comme d'un fusil.

LE MAJOR.

Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que tu fais là ?

CÉLESTIN, se promenant avec le balai comme s'il montait la garde.

Passez au large.

LE MAJOR.

Hé !

CÉLESTIN.

Passez au large, on vous dit.

LE MAJOR.

Mille millions !... Qu'est-ce que tu fais là, je te demande ?

CÉLESTIN.

Vous le voyez bien... je monte la garde.

LE MAJOR.

On ne monte pas la garde à l'intérieur de la caserne.

CÉLESTIN.

C'est le tort qu'on a !

LE MAJOR.

Et qu'est-ce que c'est... hé ? Tu montes la garde avec un manche à balai.

CÉLESTIN.

C'est pour m'habituer... plus tard on me donnera un fusil.

LE MAJOR.

Ah ! bon... je vois ce que c'est...

CÉLESTIN.

Vous voyez ce que c'est ?...

LE MAJOR.

Oui... parfaitement...

CÉLESTIN, à part.

Eh bien ! il a de la chance !

LE MAJOR.

Tu es un vingt-huit jours... Qu'est-ce qui t'a mis en faction ?

CÉLESTIN.

Mon Dieu, monsieur !...

LE MAJOR.

Ne m'appelle pas monsieur, appelle-moi commandant. Qu'est-ce qui t'a mis en faction ?

CÉLESTIN.

Je ne saurais trop vous dire, cemmandant. C'est quelqu'un... qui se trouvait là... par hasard.

LE MAJOR.

Le brigadier?... Le brigadier Loriot?

CÉLESTIN.

Peut-être bien... Lui ou un autre.

LE MAJOR, appelant.

Loriot? Brigadier Loriot?

CÉLESTIN, à part.

Dieu! que j'ai chaud!

LE MAJOR.

Eh bien, Loriot?

Entre Loriot un peu ému.

LORIOT.

Eh bien... quoi, Loriot... Le voilà, Loriot.

LE MAJOR.

Voilà un homme qui dit que c'est toi qui l'as mis en faction là.

LORIOT.

Il dit cela?

LE MAJOR.

Oui.

LORIOT, trébuchant.

Eh bien, par exemple, il faut qu'il en ait un d'aplomb... Il faut qu'il en ait un...

CÉLESTIN.

Dieu! que j'ai chaud!

Il ôte son képi,

LE MAJOR, voyant les cheveux.

Qu'est-ce que ça encore ?...

CÉLESTIN.

Ce sont mes cheveux.

LE MAJOR.

Je vois bien que ce sont tes cheveux... Comment, Loriot, tu m'exposes, moi, commandant major, comte de Château-Gibus... tu m'exposes à me trouver en face d'un 28 jours qui a des cheveux comme ça?

LORIOT.

Ayez pas peur... On va le mettre à l'ordonnance.

CÉLESTIN.

Ah ! mais moi... j'y tiens à mes cheveux !...

LE MAJOR.

Loriot !... Si je lui vois ces cheveux-là, demain à l'appel, c'est toi que je flanque au bloc !

LORIOT.

Allons, le réservoir ?

CÉLESTIN.

Mais, monsieur...

LORIOT.

Appelez-moi brigadier.

CÉLESTIN.

Oui, brigadier.

LORIOT.

Allez ! ouste ! le réservoir !

CÉLESTIN.

Mais je suis un civil !

Ils sortent.

LE MAJOR.

Civils ou militaires, pas de cheveux longs à la ca-

serne! Et voilà comment je les mène, moi les 28 jours, la plaie des régiments.

Il sort.

SCÈNE VII

DENISE, LES OFFICIERS, puis CHAMPLATREUX.

ROBERT, ouvrant le mess.

De l'air! on étouffe!

LES OFFICIERS.

Vive Nitouche!

DENISE.

Au 27e dragons!

TOUS.

Au 27e! les fanfares! encore les fanfares du 27e.

DENISE.

Je ferai chorus avec vous!

LES OFFICIERS.

Bravo! Vive Nitouche!

Au gai soleil
Allons, belle endormie!
Allons, ma mie,
Sonnons le réveil.
Ta, tarra, ta, ta, ta. (*bis.*)

DENISE.

Du coq entends l' cocorico,
Les vieux chevrons sont dans l'dodo.
C'est l' vrai moment pour un amant
Ah! dans tes bras reçois-moi tendrement!

LES OFFICIERS.

Au gai soleil,
Etc.

DENISE.

Accourez vite, dit la belle,
Venez, sonnez le boute-selle,
Trompettes, montrez votre zèle,
Sonnez, resonnez à pleins sons.

LES OFFICIERS.

Toujours! toujours et recommençons!

DENISE.

Déjà fini, dit la fillette.
Déjà fini, mon Dieu,
Quel pauvre trompette,
C'est piteux! scandaleux!

LES OFFICIERS.

Joyeux refrain!
Cela vous met en train,
Maintenant.
Chantons la marche.
Le commandant
Vous dit : Arche!
Allons, marchons!
Et sans plus de façons!
Détalons! Détalons!

CHAMPLATREUX, arrivant sur la fin de la fanfare.

Je suis en retard, messieurs.

TOUS.

Champlâtreux!

DENISE.

Ah! monsieur de Champlâtreux, enfin!

GUSTAVE.

Viens-tu, Champlâtreux? Tu vas boire un verre de champagne.

CHAMPLATREUX.

Non, je ne viens pas... Je m'en vais.

DENISE.

Il restera, allez, messieurs! N'est-ce pas, monsieur de Champlâtreux, que vous resterez?

CHAMPLATREUX.

Vous! vous ici! Ainsi, tandis que je courais à la gare, vous étiez ici...

DENISE.

Sans doute!

CHAMPLATREUX.

A souper!

DENISE.

Ah! je vous jure que ce n'était pas de ma faute... ces messieurs ne m'ont pas laissée partir. . Ils m'ont fait boire du champagne, répéter des fanfares... des chansons... je suis tout étourdie!

CHAMPLATREUX, la soutenant.

Et vous avez accepté!

DENISE.

Mais c'est donc bien mal, ce que j'ai fait... je ne savais pas... Si je n'ai pas résisté... si j'ai accepté... c'était...

CHAMPLATREUX.

C'était?

GUSTAVE, descendant.

Eh bien! Champlâtreux!... Est-ce que tu ne vas pas nous rendre mademoiselle?

ROBERT.

Tu oublies que tu vas te marier.

DENISE.

Ah! vous allez vous marier, monsieur de Champlâtreux... nos compliments, vous avez raison, le souper n'est pas fini, nous allons boire à la santé de M. de Champlâtreux... A sa fiancée!

CHAMPLATREUX.

Mademoiselle, écoutez-moi!

Voix du major.

TOUS.

Le major!

GUSTAVE.

Château-Gibus !

DENISE.

M. de Château-Gibus !... lui toujours! Ah ! messieurs ! je suis perdue, sauvez-moi ! cachez-moi ! Il ne faut pas qu'il me trouve ici.

GUSTAVE.

Venez par ici, mademoiselle !

CHAMPLATREUX.

Eh bien ! entrez là... Soyez tranquille!

Il la fait entrer dans le magasin.

SCÈNE VIII

LE MAJOR, Les Officiers, LORIOT.

LE MAJOR.

Déjà debout, messieurs!

GUSTAVE.

A vous dire vrai, major, nous ne nous sommes pas couchés.

LE MAJOR.

Comment!

ROBERT.

Nous avons tenu à offrir un souper d'adieu à notre camarade Champlâtreux.

LE MAJOR.

Ah ! M. de Champlâtreux ! Il est là, M. de Champlâtreux?

CHAMPLATREUX.

Oui, major, me voici!

LE MAJOR.

Je vous croyais sur la route de Paris, monsieur de Champlâtreux... On vous y attend à Paris... une jeune fille charmante, mademoiselle de Flavigny, un ange, monsieur, un ange que je ne connais pas, mais... sur laquelle j'ai des renseignements favorables... très favorables.

CHAMPLATREUX.

Je vous dirai, major, que sur cette question...

LE MAJOR.

Ne me dites rien... et couvrez-vous. Je suis mécontent de vous... Je n'admets pas qu'à la veille de se marier... on soupe la nuit. (On entend la voix de Loriot.) Hein! il n'est donc pas fini ce souper, il y a encore des convives!

TOUS.

Non, major, non!

LE MAJOR.

Je vais bien voir.

Il remonte.

CHAMPLATREUX.

Qu'est-ce qui chante?

GUSTAVE.

Je ne sais pas.

Le major revient, tenant Loriot par l'oreille.

LE MAJOR.

Qu'est-ce que tu faisais là?

LORIOT, complètement ivre.

Moi, je buvais... je buvais pour oublier... J'ai aimé... et j'ai été trahi!

LE MAJOR.

Qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que c'est que ça? une allusion?

LORIOT.

Non, mon commandant, c'est une observation générale!

LE MAJOR.

Ne m'appelle pas général. Qu'est-ce que c'est que ça une observation générale... je t'en donnerai des observations générales... Qu'est-ce qu'il tient là? un éventail de femme? Il y a une femme ici?

TOUS.

Non, mon commandant.

LE MAJOR, à Loriot.

Qu'est-ce que c'est que cet éventail?

LORIOT.

C'est l'éventail de la dame... de la dame qui est ici.

LE MAJOR, aux officiers.

Vous entendez?

CHAMPLATREUX.

Il ne sait ce qu'il dit, major... vous voyez bien dans quel état.

Bruit.

LE MAJOR.

Hé! qu'est-ce que c'est que ça? J'ai entendu quelque chose dans le magasin.

TOUS.

Mais non, major, mais non.

LE MAJOR.

Ouvrez cette porte... ouvrez-la... ou je vais moi-même...

La porte s'ouvre, entre Denise en dragon.

SCÈNE IX

LES MÊMES, DENISE.

LE MAJOR.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

DENISE.

C'est moi donc !

LE MAJOR.

Encore un vingt-huit jours.

DENISE.

Justement.

LE MAJOR, à part.

Est-ce un vingt-huit jours ?... Si c'était... (Regardant les officiers, haut.) D'où êtes-vous, conscrit ?

DENISE.

De Semur, mon commandant.

LE MAJOR.

De Saumur ?

DENISE.

De Semur.

LE MAJOR.

De Saumur, Maine-et-Loire.

DENISE.

Non, mon commandant, de Semur, Côte-d'Or, Bourgogne.

LE MAJOR.

Ah ça ! est-ce que vous avez la prétention de m'apprendre la géographie ?

DENISE.

Non, mon commandant.

LE MAJOR.

Et alors, comme ça, vous êtes dans la musique?

DENISE.

Comment, je suis dans la musique?

LE MAJOR.

Puisque vous avez un galon sur votre col.

DENISE.

J'ai un galon... Ah! oui, c'est vrai... oui, major, je suis dans la musique... je suis dans la musique.

LE MAJOR.

Et quel instrument?

DENISE.

Bugle!

LE MAJOR.

Tu es bugle... Qui est-ce qui t'a appris le bugle

DENISE.

C'est mon parrain qui est grosse caisse au 101 e. Il y a même une légende sur lui.

LE MAJOR.

Une légende? Què que c'est que ça une légende

DENISE.

J'vas vous l'dire, major.

COUPLETS.

I

Le long de la ru'Lafayette,
Un'musiqu'militair'marchait,
Soudain d'vant eux passe un' grisette,
Blonde et fraîche comme un bouquet.
Elle est jolie comme un'princesse,

S'écria chaque musicien,
Y avait seul'ment la gross'caisse,
Qui n'disait rien, qui n'voyait rien,
A cause que son instrument
Lui bouchait l'œil hermétiqu'ment!
Mais comm'c'était un bon garçon,
Donnait tout d'mêm'des coups d'tampon!

II

De la façon la plus civile,
Et tout en lui faisant de l'œil,
Ils la suiv'nt à son domicile!
Ell'demeurait au p'tit Montreuil,
Le tambour-major en tête,
Alla lui dire un p'tit bonjour.
L'trombon', la flût', la clarinette,
L'piston prirent chacun leur tour,
Esclave de son instrument,
La pauvr'gross'caisse resta z'en place,
Mais comm'c'était un bon garçon,
Donnait tout de mêm'des coups d'tampon!

III

L'infortuné qu'avait de la flamme,
Dit au trombon'son vieil ami,
Gnia qu' moi qui n'ait pas vu cett'dame,
Je voudrais bien la voir aussi,
Va! dit l'trombon' j'gard'rai la caisse,
V'là l'autr' qui grimpe d'un pas hardi,
Au moment d'peindre son ivresse,
Crac! y r'connaît, savez-vous qui?
Dzing] sa propr'femm'qui avait eu,
Boum! un an z'avant le prix d'vertu,
On a beau t'être un bon garçon,
Ah! mes enfants, quel coup d'tampon.

REFRAIN.

IV

La p'tite ayant du caractère,
A son époux très irrité,
Jura sur la croix de sa mère
Qu'ell' n'avait pas démérité.

Il la crut et dans son ivresse,
Lui pardonna subséquemment!
La peau d'ân' de la gross'caisse,
Fut témoin d'un raccommodement,
Il fut si tendre qu'il arriva,
Que tout' la peau d'ân' en creva...
Ce qui prouve que la passion.
Est aussi forte qu'un coup d'tampon!

LE MAJOR, à part.

Est-ce un homme? Est-ce une femme? Se fiche-t-on de moi? Ou ne se fiche-t-on pas de moi? (Haut.) Loriot!

LORIOT.

Mon commandant?

LE MAJOR.

Amène Paolo et Francesca.

LORIOT.

Tout de suite, mon commandant. (En entrant dans l'écurie.) Holà! hé! garde d'écurie amène Francesca et Paolo.

DENISE, bas.

Qu'est-ce que ça?

CHAMPLATREUX, bas.

Ce sont des chevaux.

DENISE, bas.

Pourquoi faire?

CHAMPLATREUX.

Je ne sais pas.

LE MAJOR, à part.

Nous allons bien voir! nous allons bien voir.

Entre Célestin, tenue de corvée, sabots, de la paille, tondu comme un œuf, amenant les chevaux.

CÉLESTIN.

Ils se sont mis quatre pour me couper les cheveux.

DENISE, à part.

C'est monsieur Floridor !

CÉLESTIN, à part.

Mademoiselle de Flavigny !

DENISE.

Oh !

CÉLESTIN, à part.

Oh !

LE MAJOR.

Ah çà ! mais il me semble que ce paroissien-là ressemble singulièrement à M. Floridor... Que je suis bête... l'autre avait les cheveux longs ! (Avec sa voix de commandement.) Garde à vous ! les deux vingt-huit jours !

DENISE, se posant.

Major !

LE MAJOR.

Prends le cheval noiraud, Bourguignon.

DENISE.

Tout de suite, major.

LE MAJOR.

A cheval, maintenant. A cheval tous les deux.

DENISE et CÉLESTIN.

Voilà !

Denise est montée comme une femme.

CÉLESTIN.

Si madame la supérieure vous voyait !

LE MAJOR.

Je savais bien que c'était une femme !... (S'approchant de Denise et voulant lui prendre la taille.) Qu'est-ce que c'est que cette façon de se tenir à cheval, cavalier ?

DENISE.

Eh bien, major !

Elle lui flanque une gifle énorme, et se sauve par la porte restée ouverte. Célestin sort derrière elle.

LE MAJOR, se frottant les yeux.

C'est un cas de conseil de guerre, ça... A cheval messieurs, à cheval !

DEUXIÈME TABLEAU

Même décor qu'au premier acte. — A côté de l'orgue, un lutrin avec un registre musical dessus. Un autre lutrin à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

CÉLESTIN, DENISE.

On voit arriver par le mur du fond, en escalade, Denise et Célestin, tous deux avec leur costume de dragons, mais en désordre. Il fait petit jour, ils entrent mystérieusement et très émus. Célestin tombe sur une chaise. Toute cette arrivée est soulignée par de la musique à l'orchestre. L'air en sourdine de la chanson de la grosse caisse.

CÉLESTIN.

Ça se voit-il? Ça doit se voir.

DENISE.

Quoi?

CÉLESTIN.

Que nous en sommes en militaires.

DENISE.

Ça se voit!

CÉLESTIN.

Que d'aventures! Quelle nuit!... Oh! mademoiselle!

DENISE.

Impossible de prendre le train! Pas de feuille de route.

CÉLESTIN.

Et pas d'argent! obligés de rester au couvent.

DENISE.

A franc étrier, sur des chevaux de cavalerie.

CÉLESTIN.

Que nous avons dû abandonner en route.

DENISE.

Heureusement, il fait à peine jour! Personne ne nous a vus.

CÉLESTIN.

Mais qie dira madame la supérieure quand elle va voir que nous sommes revenus?

DENISE.

De cela je me charge .. Soyez tranquille! Pour l'instant parons au plus pressé... Je vais reprendre mes habits... Il faut reprendre les vôtres.

CÉLESTIN.

Vous en parlez bien à votre aise! Tous mes effets, tous mes bagages sont au chemin de fer, j'avais tout emporté.

DENISE.

N'importe! Cherchez... trouvez... Vous avez bien quelques hardes dans votre garde-robe. Pauvre monsieur Floridor!

CÉLESTIN.

Célestin, donc !

DENISE.

C'est vrai. Je n'ai plus l'habitude.

Elle sort, deuxième plan droite.

SCÈNE II

CÉLESTIN, *seul.*

Mademoiselle Nitouche !... Mademoiselle Nitouche !... Voilà où vous nous avez conduits... Je ne peux pas rester dans ce costume. Etant donnée la sévérité bien connue de madame la supérieure, je ne peux pas rester dans ce costume-là... Ah ! le petit complet avec lequel j'ai fait mon voyage en Angleterre. Avec tout ça, je n'ai pas encore le journal de Pontarcy, qui donne le compte-rendu de ma représentation... Ah ! que d'aventures !

Il sort.

SCÈNE III

LA SUPÉRIEURE, *puis* CÉLESTIN.

Décidément, il se passe quelque chose dans le couvent. Je viens de faire une ronde et j'ai remarqué des piétinements dans les plates-bandes et des dégradations sur les murs. Est-ce que des voleurs se seraient introduits dans le pieux immeuble?... Hein ! il me semble qu'on a marché chez M. l'organiste... j'ai entendu un pas masculin. M. Célestin ne peut être revenu encore. Allons chercher le jardinier.

Elle remonte. Célestin entre vêtu d'un cache-poussière qui lui tombe jusqu'aux pieds, et d'un chapeau de paille avec un long voile vert.

CÉLESTIN.

Voilà tout ce que j'ai trouvé... Je cours à la gare.

LA SUPÉRIEURE.

Monsieur Célestin!

CÉLESTIN.

Oh! madame la supérieure!

LA SUPÉRIEURE.

Vous, monsieur l'organiste, déjà de retour?

CÉLESTIN.

Oui, madame la supérieure, déjà de retour!

LA SUPÉRIEURE.

Et quel étrange costume!

CÉLESTIN.

Costume de voyage... la poussière... en train express.

LA SUPÉRIEURE.

Vous vous êtes fait couper les cheveux.

CÉLESTIN.

Oui... pour tuer le temps... au buffet... dix minutes d'arrêt... (A part.) Je patauge.

LA SUPÉRIEURE.

Mais j'y pense, c'est impossible... vous ne pouvez pas être parti et revenu si vite.

CÉLESTIN.

Madame la supérieure!

LA SUPÉRIEURE.

Ce trouble... Denise... Il est arrivé quelque chose à Denise... Où est-elle? où l'avez-vous laissée?

CÉLESTIN.

Mais, madame la supérieure...

LA SUPÉRIEURE.

Ah! s'il est arrivé quelque chose à cet ange, mon-

sieur l'organiste... jour de Dieu!... Je suis la sœur d'un major.

CÉLESTIN.

Cristi! toujours le major!

LA SUPÉRIEURE.

Vous dites?

CÉLESTIN.

Elle est dans sa chambre, mademoiselle Denise.

LA SUPÉRIEURE.

Elle est donc revenue aussi... Que signifie, monsieur l'organiste, que signifie?

CÉLESTIN, abasourdi.

Madame la supérieure... je vais vous expliquer.

SCÈNE IV

LES MÊMES, DENISE en pensionnaire.

DENISE.

Ma mère!

LA SUPÉRIEURE.

Ah! chère enfant! vous voilà!... Mais comment se fait-il?.... Quand je vous croyais à Paris... Expliquez-moi...

CÉLESTIN, à part.

Comment va-t-elle s'en tirer?

DENISE.

Oh! ma mère... c'est bien simple.

CÉLESTIN, à part.

Je suis sur le gril!

DENISE.

Je suis revenue parce que je ne suis pas partie.

LA SUPÉRIEURE.

Parlez...

DENISE.

En route j'ai interrogé M. Célestin adroitement... et M. Célestin m'a dit... m'a avoué...

CÉLESTIN.

Je lui ai avoué.

DENISE.

Oh! à son corps défendant.

CÉLESTIN.

Oui, madame la supérieure, à mon corps défendant, très défendant.

DENISE.

Il m'avouait que c'était pour un mariage qu'il m'emmenait à Paris... Et alors...

CÉLESTIN.

Alors!...

DENISE.

Alors, je l'ai tant supplié, j'ai tant pleuré qu'il m'a ramenée.

CÉLESTIN, à part.

En a-t-elle un aplomb!

DENISE, avec explosion.

Je ne veux pas me marier, ma mère, je veux rester avec vous, prononcer mes vœux.

LA SUPÉRIEURE.

Chère enfant!

DENISE.

Voilà comme je suis, ma mère.

CÉLESTIN.

O Molière!...

LA SUPÉRIEURE.

C'est la vocation qui parle... Eh bien! soit! j'écrirai à vos parents... je leur ferai savoir vos désirs... votre impérieuse vocation... Je tiens trop à vous pour vous gronder de cette désobéissance, mais pour M. l'organiste...

DENISE.

O ma mère!

LA SUPÉRIEURE.

Allez, mon enfant, allez écrire une lettre à vos parents pour leur avouer la vérité, toute la vérité.

DENISE.

Oui, ma mère.

LA SUPÉRIEURE.

J'y mettrai un post-scriptum de ma main, de ma propre main. (Denise sort. — A Célestin.) Nous causerons tout à l'heure, monsieur l'organiste... Vous avez eu tort d'écouter cette enfant... D'autre part, puisque vous l'avez ramenée sans accident...

CÉLESTIN.

Sans le moindre accident.

LA SUPÉRIEURE.

Qu'il n'en soit plus question... Allez mettre un costume plus en harmonie avec cette pieuse demeure, et laissez repousser vos cheveux... au couvent, nous n'aimons pas les cheveux courts.

CÉLESTIN.

Ce n'est pas comme son frère, qui ne peut pas souffrir les cheveux longs.

LA SUPÉRIEURE.

Allez, monsieur l'organiste!

Célestin sort.

SCÈNE V

LA SUPÉRIEURE, LE MAJOR.

LA SUPÉRIEURE.

Pauvre Denise! Elle deviendra abbesse! (Voyant entrer major.) Alfred!

LE MAJOR.

Caroline!

LA SUPÉRIEURE.

Ah! mon frère! je suis bien aise de te revoir!

LE MAJOR.

Moi aussi, chose grave... très grave! Les devoirs militaires... deux déserteurs à punir, deux, dont l'un m'a giflé... Un bugle! giflé par un bugle!... conçois-tu?

LA SUPÉRIEURE.

Calme-toi!... Tu viens à propos, j'ai à te parler de Denise de Flavigny...

LE MAJOR.

Tiens! moi aussi.

LA SUPÉRIEURE.

La pauvre enfant ne veut pas se marier, absolument pas.

LE MAJOR.

Comme ça se trouve... mon vicomte... tu sais... le jeune homme.

LA SUPÉRIEURE.

M. de Champlâtreux?

LE MAJOR.

Il ne veut pas se marier non plus... et je venais, de

sa part, te dire de ne pas envoyer Denise chez ses parents.

LA SUPÉRIEURE.

Elle est justement ici... Ne t'en va pas.

LE MAJOR.

Tu vas encore me donner des confitures?

LA SUPÉRIEURE.

Non, je vais faire demander Denise, et tu lui annonceras toi-même cette bonne nouvelle. Ça va la combler de joie. Elle te bénira et tu auras une place dans ses prières... les prières d'une sainte...

LE MAJOR.

Cristi! quelle veine!... Va donc la chercher... Je t'attends...

La supérieure sort.

SCÈNE VI

LE MAJOR, puis CÉLESTIN, puis LA SUPÉRIEURE et DENISE.

LE MAJOR.

Voilà une mission rudement menée... Je n'ai plus qu'à prévenir Champlâtreux... (Il va au fond.) Il m'attend dans la grande allée... Je vais lui faire signe.

Il remonte.

CÉLESTIN, entrant et apercevant le major.

Le major!... ah! sapristi! Lui! toujours lui!

Il rabat son voile vert.

LE MAJOR, se méprenant au costume de Célestin.

Cristi! la belle fille!... Ave, ma sœur! (Célestin va au lutrin et étudie les feuilles.) Elle étudie au lutrin!

LA SUPÉRIEURE, entrant.

Entrez, Denise... venez, Denise...

DENISE, entrant.

Oh! le major!

Elle va au lutrin de gauche.

LE MAJOR, qui l'a entrevue.

Crebleu! mon bugle!

DENISE et CÉLESTIN.

Gloria in excelsis!

LE MAJOR, prenant sa sœur et l'amenant au premier plan.

Hum! dis donc, Caroline?

LA SUPÉRIEURE.

Alfred!

LE MAJOR.

Je les tiens!

LA SUPÉRIEURE.

Qui ça?

LE MAJOR.

Mes déserteurs... D'abord, cette grande fille, et puis ce polisson-là!

DENISE et CÉLESTIN.

Preserva nos a maleficiis.

LA SUPÉRIEURE.

Mais, mon frère, tu es fou!

LE MAJOR.

Non, je ne suis pas fou... Je le reconnais parfaitement... N'est-ce pas que vous êtes mon bugle?

CÉLESTIN.

Je voudrais être à Tombouctou.

DENISE.

Mais, mon frère...

LA SUPÉRIEURE.

Alfred!

COUPLETS.

DENISE.

I

Est-il possible! Eh! quoi, mon frère,
Regardez-moi de près, plus près,
Je ne suis pas un militaire,
Un militaire a-t-il mes traits,
Cette démarche et cette allure,
Ma voix, mon sourire câlin!
Monsieur le major, je vous jure
Que je n'ai rien de masculin.

II

Quoi! vous êtes toujours perplexe
Et vous doutez de moi, major!
Vous ne croyez pas à mon sexe.
Que puis-je donc vous dire encor?
Faut-il en cette conjoncture
Et pour rendre bien certain...
Non là, vrai, major, je vous jure
Que je n'ai rien de masculin.

LE MAJOR.

Je vous crois!

LA SUPÉRIEURE.

A la bonne heure!

Elle cause bas avec Denise.

LE MAJOR, à Célestin.

Je fais des excuses, mesdemoiselles, à toutes deux. On a comme ça des hallucinations. Mais c'est vos cheveux coupés.

CÉLESTIN.

J'ai prononcé mes vœux.

LA SUPÉRIEURE.

Alors tu es édifié.

LE MAJOR.

Edifié est le mot.

LA SUPÉRIEURE.

Parlons donc de ce qui amène mon frère... Tout à l'heure, ma chère Denise, vous m'avez dit que vous ne vouliez pas vous marier.

DENISE.

Non, ma mère.

LE MAJOR.

De son côté, le futur décline l'honneur de votre main... oh ! pour un motif qui n'a rien de blessant pour vous. Il en aime une autre.

DENISE, à part.

Comme moi.

LE MAJOR.

Une autre ! Et je le déclare, en vous voyant, c'est un imbécile. Savez-vous quelle est cette autre ? Une actrice !

DENISE et CÉLESTIN, à part.

Hein ?

LA SUPÉRIEURE.

Mon frère, pas devant !...

DENISE.

Ça ne fait rien, ma mère, je ne comprends pas !

LE MAJOR.

Une actrice qui a débuté hier dans une pièce... une adorable pièce de ce bon Floridor.

CÉLESTIN, entraîné.

Ah ! major !

LE MAJOR.

Hein ?

CÉLESTIN.

Rien !

DENISE.

Et alors, ce jeune homme... comment s'appelle-t-il ce jeune homme ?

LE MAJOR.

Le vicomte de Champlâtreux.

DENISE, à part.

Ça y est !

LE MAJOR.

Il m'attend à deux pas. Je vais l'emmener.

DENISE.

Attendez !

CÉLESTIN.

Qu'est-ce qu'elle va encore faire, ça s'arrangeait bien !

DENISE.

Ma mère !... Monsieur le major !

LE MAJOR.

Mademoiselle !

DENISE.

Ne vous semble-t-il pas qu'il est peut-être un peu dur, un peu sévère de renvoyer ainsi, ce jeune homme sans une parole... sans que je lui parle ?...

LA SUPÉRIEURE.

Mais, ma fille...

LE MAJOR.

Mais puisque lui-même renonce.

DENISE.

Oui, mais ne m'avez-vous pas dit qu'il aimait une actrice ?

LE MAJOR.

Une nommée Nitouche !

LA SUPÉRIEURE.

Ah ! fi ! l'horreur !

DENISE.

Il veut peut-être l'épouser...

LE MAJOR.

Oh ! quant à ça, non !... c'est impossible... les convenances...

CÉLESTIN.

Oh ! les convenances !

DENISE.

Raison de plus, alors !... C'est peut-être une âme à sauver ? Si je lui parlais ? peut-être le convertirais-je, et puisque je ne me marie pas... si j'essayais, pour le salut de ce jeune Champgommeux.

LE MAJOR.

Champlâtreux.

LA SUPÉRIEURE.

Quel ange ! Elle a raison ! Va prévenir le jeune homme.

LE MAJOR.

J'y vais !

LA SUPÉRIEURE.

Je t'accompagne !

Ils sortent.

CÉLESTIN, s'approchant de Denise.

Vous êtes une petite coquine, vous, vous savez...

DENISE.

Tiens ! puisque c'est lui !

CÉLESTIN.

Ah ! je voudrais bien savoir comment vous allez vous tirer de là !

DENISE.

Laissez-moi méditer, ma sœur !

CÉLESTIN.

Elle est stupéfiante !... Je vais aller réclamer mes bagages à la gare.

Il sort.

COUPLETS.

DENISE.

I

Je te plains, ma pauvre Denise,
Dans quel embarras te voilà,
Nitouche ici t'a compromise,
Comment vas-tu sortir de là ?
Sainte Nitouche, ô ma patronne,
Inspire-moi, chère madone,
Et je te promets qu'avant peu,
Je deviendrai sage, s'il plaît à Dieu !

II

Oui, j'ai touché le précipice,
Hélas, j'ai commis un péché,
Mais c'est un péché sans malice,
Péché mignon, et bien caché.
Sainte Nitouche, ô ma patronne
Si ton bon cœur me le pardonne,
Je vouerai mes enfants au bleu,
Car j'en aurai bientôt, s'il plaît à Dieu !

Sainte Nitouche m'a entendue. Elle m'a envoyé une inspiration.

SCÈNE VII

DENISE, LA SUPÉRIEURE.

LA SUPÉRIEURE.

Ma fille, M. de Champlâtreux me suit... Mais, j'y pense, il ne peut vous voir... La règle du couvent...

DENISE.

J'y pensais. Nous avons toujours le paravent. Aidez-moi.

Elles placent le paravent.

LA SUPÉRIEURE.

Elle pense à tout. Vous pensez à tout.

DENISE.

Voilà comme je suis, ma mère.

LA SUPÉRIEURE.

Elle est sublime ! (Voyant Champlâtreux.) Entrez, monsieur.

Elle sort.

SCÈNE VIII

DENISE, CHAMPLATREUX.

CHAMPLATREUX.

Mademoiselle !

DENISE.

Non... non... monsieur ne venez pas ici... restez là, de l'autre côté.

CHAMPLATREUX.

De l'autre côté ?

DENISE.

Oui, je vous en prie.

CHAMPLATREUX.

J'y suis, mademoiselle, et je n'en bougerai pas, n'ayez pas peur. (A part.) C'est juste... c'est l'usage.

DENISE.

Monsieur !

CHAMPLATREUX.

Mademoiselle !

DENISE.

Je sais monsieur, on m'a dit que vous croyiez devoir renoncer à ma main... parce que vous aimez une autre personne.

CHAMPLATREUX.

En effet !

DENISE.

C'est elle, alors, que vous allez épouser ?

CHAMPLATREUX.

Ah ! cela est impossible ! mademoiselle !

DENISE, à part.

Impossible !

CHAMPLATREUX.

Ça ne m'empêche pas de l'aimer, de l'aimer de toutes mes forces... mais enfin... Je ne puis vraiment pas vous expliquer ça, mademoiselle. Et d'ailleurs une explication est bien inutile, puisque vous étiez de votre côté bien décidée à ne pas m'accepter pour mari !... C'est vrai, n'est-ce pas, vous étiez bien décidée?

DENISE.

Oh ! oui ! quant à ça !

CHAMPLATREUX.

Vous en aimez peut-être un autre, vous aussi?

DENISE.

Oui.

CHAMPLATREUX.

Et vous l'épouserez?

DENISE.

Je ne sais pas.

CHAMPLATREUX.

Comment, vous ne savez pas?

DENISE.

Moi, je ne demanderais pas mieux, quant à moi, mais lui, je ne sais pas s'il voudra.

CHAMPLATREUX.

Et pourquoi ne voudrait-il pas?

DENISE.

Ah! monsieur... c'est que j'ai fait des choses!

CHAMPLATREUX.

Des choses?

DENISE.

Des choses immenses!

CHAMPLATREUX.

Immenses!... vous devez exagérer.

DENISE.

Oh! non, je n'exagère pas, au contraire.

CHAMPLATREUX.

Qu'est-ce que vous avez fait, voyons?

DENISE.

Ah!

CHAMPLATREUX.

Vous ne pouvez pas dire.

DENISE.

Si fait, je pense, je ne pourrais pas, s'il n'y avait pas de paravent, mais du moment qu'il y a un paravent, je peux.

CHAMPLATREUX.

Parlez, alors.

DENISE.

Oui, mais restez de l'autre côté, ne bougez pas, et surtout, ne touchez pas le paravent.

DUETTINO.

DENISE.

Quand vous êtes venu, l'abbesse
A dû vous vanter ma vertu.

CHAMPLATREUX.

Votre candeur, votre sagesse,
A tel point que j'en suis ému.

DENISE.

Tout cela, c'était une fable,
Je suis une grande coupable
Et depuis hier, monsieur, j'ai commis tant d'horreurs,
Que vous pouvez m'appeler sans erreurs,
La doyenne des malfaiteurs.

CHAMPLATREUX.

Dans ce couvent, sous ces verrous,
Allons, voyons, plaisantez-vous?

DENISE.

J'ai pris la poudre d'escampette
Et dans une opérette,
Farilon, farila, farilette,
J'ai fait une conquête,
Qui m'a fait perdre la tête.

CHAMPLATREUX.

C'est moi qui perds la tête.

DENISE.

Larirette! Lariré!

CHAMPLATREUX.

Voyons, je rêve en ce moment!

DENISE.

Monsieur Fernand, monsieur Fernand,
Ne touchez pas le paravent!
Puis, pour revoir celui que j'aime,
Au mess des officiers, j'ai soupé le soir même,
J'ai porté des toasts aux dragons
Et nous chantâmes des chansons
Accompagné's de coups d' tampons!
Rapatapan et de grands
Rrran, patagran!

CHAMPLATREUX.

C'est vous, Nitouche!

DENISE.

Un seul instant!
Vous connaissez tout le mystère,
Si cet aveu, franc et sincère,
Vous a déplu, partez, Fernand,
Et surtout, sans toucher le paravent.

CHAMPLATREUX.

Au diable le paravent,
Dieu sait par quel problème
S'accomplissent ces faits.
Je t'aime! je t'aime! je t'aime!
Voilà ce que je sais!

DENISE.

J'en rougis tout de même
Et tous ces grands méfaits
Méritent bien votre anathème,
Fuyez-moi pour jamais.

Reprise du finale.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE MAJOR, puis CÉLESTIN, puis LA SUPÉRIEURE

LE MAJOR, entrant.

Eh bien! qu'est-ce qu'ils font? Ils s'embrassent!

CHAMPLATREUX.

Ah! major, je l'aime, je l'adore, c'est un ange!

LE MAJOR.

Non, c'est mon bugle! A preuve, ce képi que j'ai trouvé dans le jardin!

DENISE, vivement.

Donnez-moi ça!

LE MAJOR.

Et puis, un baiser pour un soufflet, c'est la règle au 27e.

CHAMPLATREUX, à Célestin qui entre.

Venez donc, Floridor! venez donc, Floridor!

CÉLESTIN.

Il va mettre les pieds dans le plat.

LE MAJOR, allant à lui.

Ah! c'est M. Floridor! Imbécile!

CÉLESTIN.

Vous me reconnaissez?

LE MAJOR.

Je sais tout!... Corinne est innocente!... Tu es inno-

cent! Corinne ne peut pas te souffrir... Elle m'a demandé... mais je ne sais si je dois...

CÉLESTIN.

Allez donc!... allez donc!...

LE MAJOR.

Elle m'a demandé comment je pouvais la croire capable d'aimer un...

CÉLESTIN.

Un singe!

LE MAJOR.

Comment savez-vous?

CÉLESTIN.

C'est son mot.

LA SUPÉRIEURE, qui est entrée et restée au fond avec Denise et Champlâtreux.

Eh! quoi, Denise, vous qui ne voulez pas vous marier! qui prétendiez convertir monsieur?

DENISE.

C'est lui qui m'a convertie, ma mère, je me marie par dévouement.

CHAMPLATREUX, avec amour.

LA SUPÉRIEURE, avec conviction.

CÉLESTIN, LE MAJOR, avec ironie.

C'est un ange!

COUPLET FINAL.

LE MAJOR.

Allons, voyons, mam'zelle Nitouche,
Il s'agit de r'monter à ch'val!

CÉLESTIN.

Quelques mots sortis de votr' bouche
En façon de couplet final.

CHAMPLATREUX.

On ne refuse rien aux femmes,
Surtout quand elles ont vos yeux.

DENISE.

Moi, que j' m'adresse à tout's ces dames,
Moi, que je parle à ces messieurs,
Mon Dieu, je n'oserai jamais.
Sainte Nitouche, un p'tit succès.
Dzing!
Messieurs, soyez bons garçons !
N' ménagez pas les coups de tampons!
Etc.

Rideau.

FIN

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.



